This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

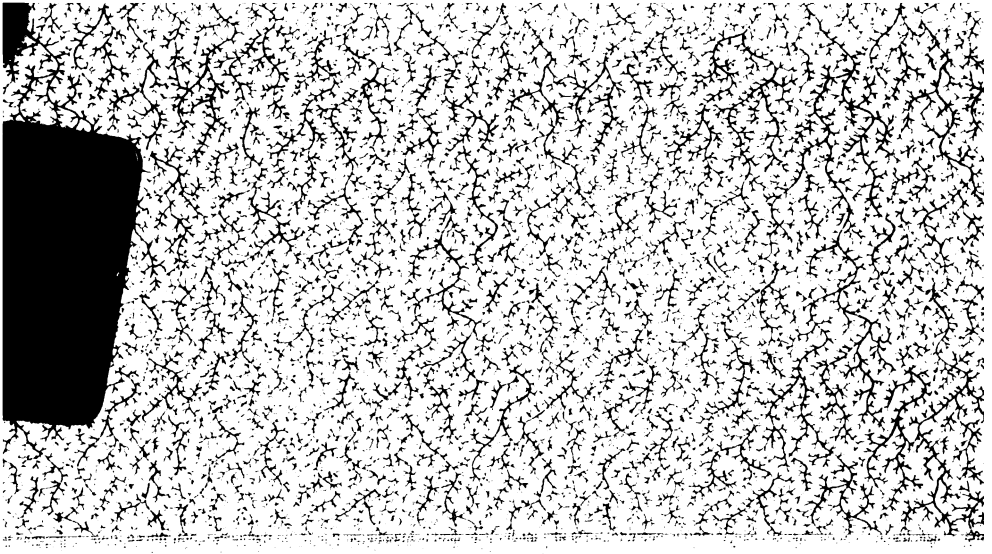
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

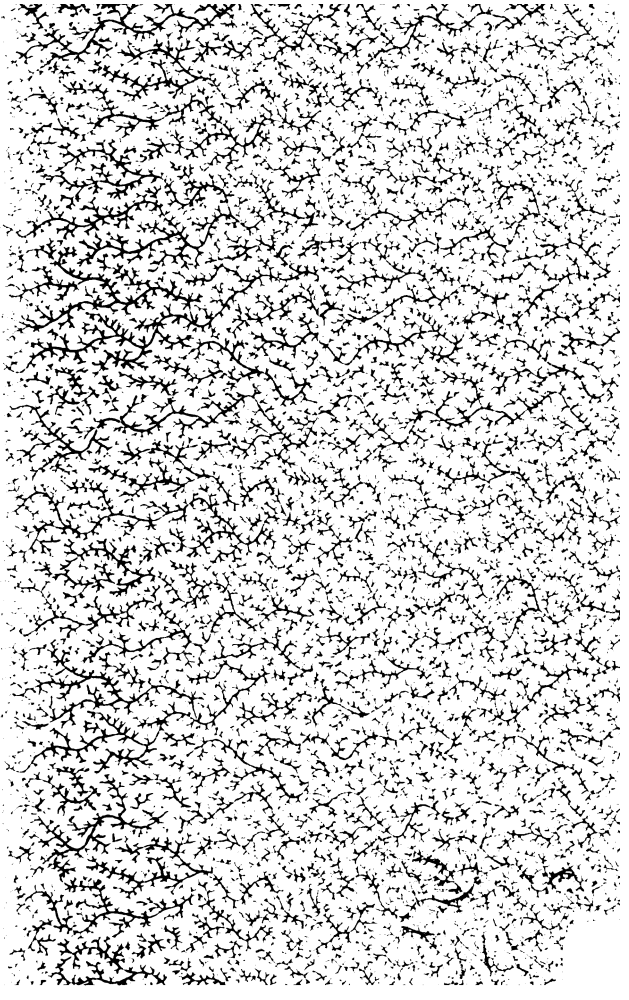
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





PETITE

ENCYCLOPÉDIE

POÉTIQUE.

TOME V.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PETITE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE,

OU

CHOIX DE POÉSIES DANS TOUS LES GENRES,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

ÉPITRES LÉGÈRES ET BADINES.

Je vais jusqu'où je puis :
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'amasse et je compose
Le miel que je produis.
J. B. ROUSSEAU.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES,

RUE J.-J. ROUSSEAU.

1804.

5

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

ÉPITRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
Les Vous et les Tu. A Madame G***, par VOLTAIRE,	15
La Tocane. A Madame D***, par CHAULIEU,	18
A Madame ***, en lui demandant un rendez-vous, par M. MARGUERIT,	20
La Chartreuse. A Madame D. D. N., par GRESSET,	21
Épître à Claudine, par BERNARD,	47
A Rosire, par DORAT,	51
Aux Grâces, par BERNIS,	55
A la Maitresse que j'aurai, par PEZAY,	64
A mon Habit, par SÉDAINE,	70
A Madame Denis, nièce de l'auteur. La Vie de Paris et de Versailles, par VOLTAIRE,	74
A Margot, par LACLOS,	81
A M. le Comte de ***, qui accusait l'auteur de prêcher l'inconstance, par PARNY,	85
Confession de Zulmé, par GINGUENÉ,	88
A Sylphilis,	93
A ma Cruelle, par HOFFMAN,	99
De Ninon de l'Enclos à M. de ***,	103

Pages
Le Monde magique. A Télésie, par Dorat, 109
A une Femme que je ne nommerai point, par Bertin, 112
Ma Journée à la campagne de M*** A M. de Sélis, par Bérenger, 115
A mon Médecin, sur le Régime, par Barthe, 127
A Rosine, par Blin de Sainmore, 133
Aux Turcs, par la Comtesse de B***, 138
A Laure, par Bernard, 140
A Mademoiselle Chéré, par Piron, 143
A Boileau, ou mon Testament. 1769. Par Voltaire, 151
A mon Ami, le jour de sa Fête, par Colardeau, 157
A Mademoiselle ***, par Saint-Lambert, 160
A Glycère, par Bonnard, 163
Mon Dépit. A Aspasie, par Grouvelle, 166
A Mademoiselle de Luzzi, qui traitait l'auteur de fou au parquet de la Comédie Française, par Imbert, 174
Aux Sauvages, par Bertin, 176
Aux Chevaux de Franconi, par Armand Charlemagne, 180
A Mademoiselle de Guise, sur son Mariage avec M. le duc de Richelieu. 1734. Par Voltaire, 188
A une jolie Dévote, par l'Hermite de Maillane, 190
A une Infidelle, par Vigée, 192
A M. le Marquis de X***, par Dupuy des Islets, 199

Pages

Retour à Thémire, par VERNINAC DE SAINT-MAUR, 204
Au roi de Prusse, au sujet de la grand'messe qu'il a fait chanter à Breslaw pour le repos de M. de Voltaire. 1780. Par FANNY BEAUHARNAIS, 207
Les Ombres. A. M. D. D. N., par GRESSET, 211
A un Ami trahi par sa Maitresse, par PARNY, 228
Au roi de Danemarck, Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états. 1771. Par VOLTAIRE, 230
A Madame R***, qui proposait à l'auteur d'aller dans un désert passer un mois avec elle, par DORAT, 237
Au Prince de Beauveau, par SAINT-LAMBERT, 239
A M. Boufflers, par BONNARD, 242
Réponse par BOUFFLERS, 244
A J. B. Rousseau, par LA FARE, 245
A une Coquette de six ans, par CHAZET, 247
Sur le Cou. A Mademoiselle ***, par BARTHE, 252

DE L'ÉPITRE LÉGÈRE ET BADINE.

Le propre de ce genre est l'aisance, la gaîté et la grâce.

L'épître légère est tantôt une lettre en vers, semée de traits brillans ou délicats; tantôt une série de portraits piquans, ou un persiflage adroit des travers de la société.

L'art consiste à bien nuancer les différentes couleurs, à éviter également la fadeur et l'âcreté, à se servir quelquefois avec souplesse du tour épigrammatique pour louer, et du ton louangeur pour censurer. Voltaire avait en partage la qualité du style qui convient à ce genre d'écrire : il joignait à l'esprit de saillie une facilité prodigieuse, et un vernis d'urbanité qui le placent au premier rang dans la poésie légère. Son épître connue sous le titre des *Vous et des Tu* est un modèle d'esprit et de finesse.

Gresset, avec moins de brillant, mais peut-être plus d'abandon et de charme, fait reconnaître dans ses épîtres légères l'auteur de *Ver-Vert* et du *Lutrin vivant*. *La Chartreuse* et *les Ombres*, que nous avons placées dans ce volume, se distinguent par le naturel du style et la vérité des peintures. Gresset possède surtout la rondeur des périodes poétiques, l'heureux balancement des rimes; ses vers semblent se dérouler doucement, et laissent à l'oreille une satisfaction complette.

Dorat, petit-maître en littérature, mais pétillant d'esprit et de grâce, est loin d'avoir la manière franche de Gresset. Il est quelquefois moins vrai que séduisant, moins souple qu'entortillé; mais à travers ce jargon du boudoir on ne peut s'empêcher de rendre justice à cette finesse d'expression, à ce bon ton de plaisanterie qui décèle l'homme du monde et l'auteur aimable. Le persifflage est presque toujours le ton de ses épîtres : celle à Rosire, ou à Mlle Dubois, est un chef-d'œuvre de badinage.

Nous ne devons pas oublier les épîtres ingénieuses de Barthe; elles se distinguent par un cachet d'originalité. Barthe est un des auteurs qui se sont exercés dans ce genre avec le plus de succès.

Nous ne parlerons pas des épîtres légères et badines des anciens poètes; cette sorte de poème exige un degré de politesse, je dirais presque de civilisation poétique, qu'on ne devinait pas dans le siècle de François Ier, et qui ne devait se faire sentir que sous le règne de Louis XIV.

L'épître légère est souvent en vers de huit, quelquefois de dix, et rarement de douze syllabes; nous en avons cependant des exemples. On se sert aussi des vers libres; mais de ces différentes mesures, celle de huit syllabes paraît la plus analogue à ces sortes de sujets, qui peuvent comporter du sérieux, mais toujours comme accessoire, et jamais comme principal.

L'épître légère est aussi de l'essence des Français; elle est à peine connue chez les autres nations. Elle demande de la vivacité,

du trait, du mordant, un genre d'esprit ai
mable et superficiel : nous devions y réussir

Plusieurs auteurs que nous n'avons pa
désignés l'ont cultivée avec succès parm
nous. En général, la poésie légère a de no
jours de plus nombreux soutiens que l
haute poésie. Quelle conséquence en doit-o
tirer? C'est que nous gagnons en esprit c
que nous perdons en génie.

ÉPITRES

LÉGÈRES ET BADINES.

ÉPITRES

LÉGÈRES ET BADINES.

A MADAME DE G***.

LES VOUS ET LES TU.

PHILIS, qu'est devenu ce tems
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustemens,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?
Le ciel ne te donnait alors,

Pour tout rang et pour tous trésors
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux!
Et, que l'Amour me le pardonne,
Tu sais que je t'en aimais mieux.
Ah, madame! que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instans!
Ce large suisse à cheveux blancs
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Tems:
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vu jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine;

Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine;
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux lustres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

Par VOLTAIRE.

LA TOCANE.*

A MADAME D***.

Naguère avais, dans un accès de goutte,
Juré de par le benoît saint Martin
Que ne boirais, quelque cher qu'il m'en coûte,
De meshui plus un pauvre coup de vin.
Bien me trouvais de ce sage régime:
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliais jà ce jus délicieux,
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans Aï ne faisait que de naître.
Qu'il était beau, vif, piquant, gracieux!
Dans cet état vint à peine à paraître,
Que de ma bouche il passa dans mon cœur:
Il y remit battement et chaleur;

(*) Tocane, c'est le vin nouveau de Champagne fait de la mère goutte, et qui ne peut se garder que six mois.

Puis tout à coup réchauffant ma pensée
Par l'eau déjà quasi toute glacée,
Il rappela, par ses douces vapeurs,
Muses et vers, aimables rêveries,
Les fleurs, les bois, les ruisseaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs;
Mieux fit encor, me rappela tes charmes,
De nos plaisirs le tendre souvenir:
Lors je laissai doucement revenir
Cet autre enfant qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'avaient pu retenir;
Et jurai bien, soit folie ou sagesse,
Que passerais avec ces fripons-là
Quelques beaux jours qu'encor me laissera
Ce triste hiver qu'on appelle vieillesse.

Par Chaulieu.

A MADAME ***.

Mon rival attendait de vous
Un mot d'amour, un billet tendre,
Peut-être même un rendez-vous.
Mon rival est fait pour attendre:
C'est une espèce de Clitandre;
Dieu le bénisse... Mais, pour nous,
Nous sommes nés pour nous entendre;
Tout en nous semble s'accorder.
Aussi novice à me défendre
Que vous l'êtes à résister,
Nous serons ravis de nous prendre,
Et trop heureux de nous quitter.
Mettez-moi donc sur les tablettes
Où vous inscrivez tour à tour
Les heureux ingrats que vous faites,
Et que vous ne gardez qu'un jour.
Aux doux hommages qu'ils vous rendent
Je veux ajouter un desir;
Je veux ajouter un plaisir
Aux voluptés qui vous attendent.
Mourir un moment dans tes bras,
C'est vivre un siècle en un quart-d'heure.
Friponne!... adieu; tu m'écriras
Le jour où tu veux que je meure.

Par Marguerit.

LA CHARTREUSE.

A M. D. D. N.

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des muses pour toujours,
J'allais racheter en silence
La perte de mes premiers jours;
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allais jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême

Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots.
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurais la rime;
L'haleine légère des vents
Emportait mes faibles sermens:
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté;
Entre Uranie et Therpsicore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avais quitté.
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidelle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté:
Mais comment faire, en vérité?
Entouré d'objets déplorables,

Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux, quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-tems enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore;
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante élégie

Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs:
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de faibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations.
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort:
Mais, sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve, au moins par la fable,
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique

Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux:
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique hermitage,

Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard;
Et tandis que pour vous je veille
Long-tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,

Vient tenir ses bruyans états;
Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas,
Voilà les meubles délicats
Dont ma Chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarres et le trépas.
Je n'outre rien; telle est, en somme,
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets:
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château:
Ou tel est le sublime siège
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liège
Lorgne l'histoire du beau tems,

Et fabrique avec privilège
Ses astronomiques romans.
Sur ce portrait abominable
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux,
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux, loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur
Quel antre n'a point de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur;
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,

Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'incognito;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome et de Grèce
N'étant point encor dégagés,

Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connaissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux druide empesé
Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs moutiers;

Loin de ces faussets du Parnasse
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante Fiction,
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton,
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame sensée
Qui, loin de la route tracée
Cherchant la persuasion,

Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention?
A ces traits je pourrais, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs:
Mais, sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits
N'est point l'asile et le pourpris
De l'entière béatitude:
Que dis-je? est-on seul, après tout,
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût?
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux,
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Elysée

Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des Amours.
Epris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poète sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères,
Et font badiner la raison,
Tandis que le Tasse et Milton
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux:
Je vois Saint-Réal et Montagne
Entre Sénèque et Lucien:
Saint-Evremond les accompagne;

Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière:
La Rochefoucault, la Bruyère,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits partout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges et le faux goût.
C'est ainsi que, par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir.
Pourrais-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,

Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion?
Irais-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat;
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité?
Irais-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irais-je par de vains accens
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie

Et les plaisirs des sentimens?
Irais-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la Poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendrait le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrais-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus long-tems?
Quand j'aurai passé mon printems
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car enfin au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrais-je me livrer encor?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrais-je un jour à pas pesans
Ces vieilles muses douairières,
Ces mères septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui, n'ayant été que poètes,
Rimaillent encore en lunettes,

Et meurent au bruit des sifflets?
Egaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irais-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et, dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrais-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non; avant que je m'enchaîne

Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu!
A la sombre misantropie
Je ne dois point ces sentimens;
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnemens;
Et jamais la bigoterie
Ne décida mes jugemens:
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout système

Par-là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidelle.
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, et vole
Sur la surface d'un ruisseau:
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paraît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux;
Tantôt un fertile rivage

Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés :
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abyme sans retour.
Mais qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendais que causer.
Où sont, hélas! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageais vos sentimens?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Oui, dès que les desirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétait nos voix,

Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verts,
Suit la pente de la nature,
Et ne connaît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens français,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux
Quand vos bergères fortunées,
Sur les soirs des belles journées,
Ramènent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces palais où la mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchanteresse,

Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donnerait, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement;
Et, de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant,
Je me redis incessamment;

Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Grâces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumière,
Echappé des feux du lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pélerinage,
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparaîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck * à la main;
Ou bien dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asile,

(*) Les Lettres Persanes de Montesquieu.

Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les coteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems et du hasard.
Là, dans de charmantes parties,
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-tems projetée en vain.
Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état:
La Franchise en fera le code,
Les Jeux en seront le sénat;
Et, sur un tribunal de roses,

Siège de notre consulat,
L'enjouement jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude:
La Raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment:
La Vertu n'y sera point prude,
L'Esprit n'y sera point pédant:
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'Agrément;
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment.
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis:
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple de froids savans.

Enfin cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ses lieux enchanteurs
Le soleil, levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence:
Ce canton veut être inconnu;
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

Par Gresset.

A CLAUDINE.

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
Faut-il des noms et des titres divers?
Que fait un nom quand l'amour est extrême?
Claudine est belle, et suffit à mes vers.
C'est une fleur qu'un hasard fit éclore.
Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore?
Son humble état la rend plus chère encore.
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore;
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis : j'y vis tous les Amours.
Simple et sans art, belle sans imposture,
Ton teint naïf brillait de ses couleurs;

Tes seuls appas composaient ta parure;
Et tes cheveux, bouclés à l'aventure,
Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs.
Je démêlai ce feu dont la nature
Fait pétiller, dans tes yeux séduisans,
Tous les desirs d'un instinct de seize ans;
Cette candeur, cette vérité pure,
Et ce regard innocent et malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître ou décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand, pour jouir de ta flamme secrète,
Je vais revoir ton rustique séjour,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'amour
De chiffonner ta simple collerette
Que ces bijoux, ces clinquans de toilette
Dont sont chargés tous nos tetons de cour!
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangère
Changerai-tu ton amant et ton sort?
Ne te plains point, trop heureuse bergère:
Nous folâtrons sur la verte fougère;
Sur des coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit du mystère
Où j'habitai sous le chaume sacré
Du vieux pasteur, ton maître et mon curé;
Lorsque ta main enivra le saint homme,
Lorsque sans lui, sans notaire et sans Rome,
Par nous deux seuls notre amour fut juré.

Ce presbytère en un temple adorable
Changea soudain : l'Amour en fut le dieu.
On te l'a peint un monstre redoutable,
Et, tu le vis, c'est un enfant aimable.
On t'en a fait un crime, et c'est un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit! que de baisers de feu
Donnés, rendus, précipités sans nombre!
Pour les compter ils nous coûtaient trop peu.
L'aube du jour moins de fleurs vit éclore
Que de baisers que je cueillais encore;
Et si l'instant de cacher notre amour
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil, vers le quart de son tour,
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir.
Le soir aux champs je courus te revoir;
Un autre autel eut d'autres sacrifices.
La nuit revint, et passa ton espoir.
Que de beaux jours, que de nuits plus propices
Ont secondé nos furtives délices!
Faut-il, Claudine, en voir finir le cours!
Le tems m'appelle et m'entraîne à la ville;
Je vais quitter le plus beau des séjours.
Mon âge d'or coulait dans cet asile;
L'âge de fer est aux lieux où je cours.
Sans être ému j'y verrai tout Cythère,
L'art des cités et la pompe des cours;

J'en fais serment au dieu de ma bergère,
Clauidne aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive et solitaire
Dans ce hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère;
Lubin, Antoine, et ce jeune vicaire...
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours?

Par Bernard.

A ROSIRE.

Chassé deux fois! c'est trop, friponne:
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne;
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce sont les droits de la beauté.
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages:
Nous autres sots, soi-disant sages,
Ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus, que dieu confonde,
Qu'on voit sans cesse autour de toi
Frémir, tousser, faire la ronde,
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner,

Je ne lui connais point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuse;
J'ai mon congé, c'est mon excuse.
D'autres iraient se lamentant,
Te reprochant tes injustices;
Pour moi de tes jolis caprices
Je me console en plaisantant.
Dis-moi donc qu'est-ce que demande
Ce vieux Bostangi des Amours:
Dois-tu trembler quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours?
Donne-t-on des chaînes à Flore?
Elle éparpille sur ses pas
Les roses qui viennent d'éclore:
Un seul ne s'en couronne pas.
La jeune et brillante immortelle
Dans les champs qu'elle a fait fleurir
S'envole où le desir l'appelle,
Et court souvent après Zéphir,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Rosire, toi fraîche et belle,
Ce décrépit, ce lourd Midas
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas?
Qui pour t'outrager se tourmente,
Ose unir l'hiver au printems,

Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante?
Je crois voir ce Cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui, de ses antres ténébreux,
Tout en boitant vient à Cythère
Attrister les Ris et les Jeux,
De Vénus salir la ceinture,
Effaroucher la Volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah! ramène enfin sur tes traces
Et la Folie et l'Agrément.
Allons, Rosire, au nom des Grâces,
Chasse-nous ce froid surveillant;
Il t'ennuiera pendant sa vie
S'il t'enrichit après sa mort.
Eh! n'es-tu point jeune et jolie?
Dispose seule de ton sort.
Ta voix, ta voix enchanteresse,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble et les feux,
Ta taille élégante et légère,
Ton œil fripon, le don de plaire
Qu'à la beauté l'Amour préfère,
Mille talens voluptueux,

Quelques grains de libertinage,
Tes faiblesses et nos desirs,
Crois-moi, voilà ton héritage;
Enrichis-toi par les plaisirs.

Par DORAT.

AUX GRACES.

O vous qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les esprits;
Vous dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous que les Plaisirs et les Ris
Suivent en secret chez les sages,
Grâces, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse, et vous fuit.
Aussi simples que les bergères,
Le Goût vous fixe et vous conduit.
Indifférentes et légères,
Vous échappez à qui vous suit.
Venez dans mon humble réduit;
Vous n'y serez point étrangères;

Rien ne peut y blesser vos yeux:
Votre frère est le seul des dieux
Dont vous verrez chez moi l'image;
Dans son carquois brille un seul trait,
Et dans ses mains est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, sœurs du tendre Amour,
Eclairer ma retraite obscure;
Venez ensemble, ou tour à tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes déesses,
Sont prodigués dès le berceau,
Et jusques au bord du tombeau
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfans si vifs et si doux
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie:
Vous aimez à vivre avec eux;
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux;
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.

L'Amour, le Plaisir, la Beauté,
Ces trois enfans de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour à travers son bandeau
Voit tous les défauts qu'il nous cache;
Rien à ses yeux n'est toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat et plus volage,
Le Plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge;
Il dévore sur son passage
Tous les instans sans les compter:
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Partout où brille votre image
Le Goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage.
Sans vous que serait la Beauté?
C'est par les grâces qu'elle attire;
C'est vous qui la faites sourire;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté,

Qu'on sent, et qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuirait à la vivacité
Des desirs ardens qu'elle inspire.
Le dieu d'amour n'est qu'un enfant;
Il craint la fierté de ces belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable:
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignait d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer!
Les belles qui suivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon, après mille disgraces,
Après mille transports jaloux,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Graces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'esprit, le cœur, le caractère,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en est émue;
La naïade qui, par hasard,
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue;

La vendangeuse qui sourit
Au jeune sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait sentir que pour vivre
L'enjouement vaut mieux que l'esprit;
De l'amour victime rebelle,
La boudeuse, qui dans un coin
Semble fuir l'amant qu'elle appelle,
Qui, plus sensible que cruelle,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle;
La rêveuse dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui se plaint d'un mal qui l'enchante,
Dont le remède est dans son cœur;
La coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui, pour sûrement régner,
Semble renoncer à l'empire;
L'amante qui, dans son ardeur,
A de l'amour sans indécence,
Et qui sait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence;
La beauté dont les yeux charmans
Donnent les desirs sans ivresse,
Qui, sans refroidir ses amans,
Leur fait adorer sa sagesse;
La finesse sans fausseté,
La sagesse sans pruderie,

L'enjouement sans étourderie;
Enfin la douce volupté,
Et la touchante rêverie,
Un geste, un sourire, un regard,
Ce qui plaît sans peine et sans art,
Sans excès, sans airs, sans grimaces,
Sans gêne et comme par hasard,
Est l'ouvrage charmant des Graces.
Cessez donc de vous alarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'Amour touchante victime,
O vous qu'il blesse et fuit toujours,
Les Grâces offrent leurs secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime:
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles:
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles,
Et les Amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur,
L'esprit nous la rend supportable:
Et les Grâces, pour leur honneur,
Dans les bras d'une laide aimable
Ont souvent placé le bonheur.

Les Grâces suivent tous les âges;
Loin de s'enfuir avec les ans,
Elles réparent leurs outrages,
Et sèment les fleurs du printems
Sur l'hiver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des grâces que dans sa jeunesse
Chantait l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore est occupé:
La Mort de l'ombre de ses ailes
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit et les talens
N'éternisent pas nos merveilles;
L'oubli qui nous suit à pas lents
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît:
L'utile doit être agréable;
Un auteur n'est jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.
Martyrs illustres de Clio,
Vous dont la plume infatigable
Nous enrichit et nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel est le sort inévitable!
Dans l'abyme immense du tems

Tombent ces recueils importans
D'historiens, de politiques,
D'interprètes et de critiques,
Qui tous, au mépris du bon sens,
Avec les livres germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.
La Mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici bas;
Mais le Plaisir, qui ne meurt pas,
Abandonne à sa barbarie
Les annales des potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie,
Pour sauver et rendre à la vie
L'heureux chantre de Ménélas,
Et le tendre amant de Lesbie.
La Mort n'épargna dans Varron
Que le titre de savant homme:
Mais les Grâces de Cicéron
Tirèrent des cendres de Rome
Et ses ouvrages et son nom.
Je ne sais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obscure
Où tombe tout livre excédant:
Mais je sais bien, en attendant,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Grâces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps;

Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Grâces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du génie,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante Mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la Tragédie.
Malheur à tout esprit grossier,
A l'ame de bronze et d'acier,
Qui les méprise et les ignore!
Le cœur qui les sent les adore,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la Nature,
Qui fîtes l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paraissez aux yeux des impies
Qui, sans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous:
Venez dissiper l'imposture,
Daignez reparaître au grand jour.
Nous apprendrons votre retour
Et par le cri de la Nature,
Et par les transports de l'Amour.

Par Beanis.

A LA MAITRESSE QUE J'AURAI.

A Zulmé, Zélie et Lisette
Je ne consacre plus mes sons:
Faut-il toujours sur sa musette
Redire les mêmes chansons?
Ma Zulmé, toujours raisonnable,
M'attriste par sa dignité:
Elle croit trop que la beauté
N'a jamais besoin d'être aimable.
Dans le moment fait pour jouir
Zélie ou plaisante ou raisonne:
Elle n'a jamais de plaisir;
Comment voulez-vous qu'elle en donne?
Lisette, il faut en convenir,
Est aimable, et jeune et jolie;
Sans art elle sait réunir
La tendresse avec la folie:

Ses grands yeux noirs sont pleins de feux;
Ils annoncent la plus belle ame;
L'Amour semble y puiser sa flamme.
Mais, hélas!... j'ai tant vu ses yeux!
De la rose qui vient d'éclore
Sa bouche a les vives couleurs,
Son haleine est plus pure encore
Que celle dont l'amant de Flore
Caresse la tige des fleurs;
Près de ses lèvres ravissantes
Trente-deux perles éclatantes,
Que polit la main de l'Amour,
Ressemblent aux pleurs que l'Aurore,
Sur la rose qu'elle colore,
Répand au matin d'un beau jour;
Rien n'est si doux que son sourire.
Mais, hélas! je l'ai tant vu rire!
Sur son sein l'Amour reposé
Avec la Volupté respire.
Mais enfin... je l'ai tant baisé!
Lisette est volage et coquette,
Ses yeux sont grands sans être beaux.
J'ai si long-tems... aimé Lisette!
Oui, Lisette a mille défauts.
O toi, ma future maîtresse,
Toi qui sans doute as mille appas;
Objet de toute ma tendresse,
O toi que je ne connais pas;

O toi des belles la plus belle,
Toi seule es digne de mes chants.
Tu m'as toujours été cruelle:
Tes défauts même sont charmans.
Oui, je te consacre ma lyre;
Je veux célébrer tes attraits:
C'est l'Amour même qui m'inspire...
Mais comment tes yeux sont-ils faits?
Ce sont les yeux même de Flore...
Qu'ils soient petits, grands, noirs ou bleux,
Ils ne m'ont point dit : je t'adore.
Fut-il jamais de plus beaux yeux?
Ma maîtresse, es-tu brune ou blonde?
Après tout, qu'importe à mes feux?
Jamais ta tresse vagabonde
Par mille replis amoureux
Ne forma nos chiffres heureux.
Non... Ma maîtresse, tes cheveux
Sont les plus beaux cheveux du monde.
Mais enfin tes seules rigueurs
Ne seront point mon seul partage;
Satisfaite de mon hommage,
Un jour tu tariras mes pleurs.
D'un amant essuyer les larmes,
C'est vouloir dessiller les yeux:
Aux regards de l'amour heureux
Les défauts ne sont plus des charmes:
Dès que les Amours sont contens,

On ne les retient qu'avec peine:
Souvent au bout de la semaine
Ils ont déjà les cheveux blancs.
On voit que ces enfans volages
Sont toujours prêts à sommeiller:
Plus de folie et plus d'orages;
Et lorsque les Amours sont sages,
Ils ont bien l'air de s'ennuyer.
Quand il fend la voûte azurée
Pour venir habiter nos bois,
L'aimable fils de Cythérée
A deux chars comme deux carquois.
Semblable à celui de sa mère,
L'un, traîné par des tourtereaux,
Sans bruit, sans indiscrets flambeaux,
Tant que la dryade est sévère,
Parmi les ombres du mystère,
Escorte l'enfant de Paphos;
Mais si la bergère abusée
Aux transports du faune amoureux
Accorde une victoire aisée
Dans le désordre de ses feux,
Soudain les papillons volages
De l'Amour sont les conducteurs,
Et, plus brillans que ces nuages
Dont Iris a peint les couleurs,
Malgré la dryade et ses pleurs,
Entraînent loin de ces bocages

L'Amour, qui rit de ses douleurs.
De la rose qui te couronne,
Pour conserver le faible éclat,
Par l'amant le plus délicat
Apprends les secrets qu'il te donne:
Connais bien l'art voluptueux
D'éviter l'instant de te rendre;
Laisse-le briller à mes yeux.
Connais l'art de le faire attendre:
Fâche-toi pour mieux t'appaiser;
N'accorde rien sans le défendre;
Donne quelquefois un baiser,
Plus souvent laisse-le-moi prendre.
Que la plus légère faveur
Ait tout le prix d'une victoire:
En baisant ta main je dois croire
Qu'il n'est point de plus grand bonheur.
Lorsque ma bouche est sur ta bouche,
Va, ton sein doit être couvert:
Que sur ton sein, lorsque j'y touche,
Ton voile ne soit qu'entr'ouvert.
Garde-toi d'offrir à ma vue
Tes charmes sans aucun bandeau;
Si jamais je te voyais nue,
Tu n'aurais plus rien de nouveau.
Pour rendre mon bonheur extrême
Laisse-moi long-tems soupirer:
Dans le sein du bonheur suprême

Que j'aie encore à desirer.
Ne sois pas tous les jours la même;
Ne te pare pas tous les jours:
Le premier talent des Amours
Est celui des métamorphoses.
Si le printems régnait toujours,
On n'aimerait pas tant les roses.

Par PEZAY.

A MON HABIT.

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grâce à votre valeur!
Je me connais, et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois que mon tailleur,
Par une secrète magie,
A caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire;
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage;
Un blondin sur un mot d'usage;
Un robin sur des opéras:

Ce que je décidai fut le *nec plus ultrà*.
On applaudit à tout : j'avais tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.

De complimens, bons pour une maîtresse,
Un petit maître m'accabla,
Et, pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout angola:
Ce poupard à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre, et ne vit que pour soi,
Oublia quelque tems son rabat, sa figure,
Pour ne s'occuper que de moi;
Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
Me reconnut enfin, et, du premier coup d'œil,
Il m'accorda par privilège
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'auraient obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise fut extrême:
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
Autrefois suspendu sur le bord de ma chaise,

J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre *si*, le moindre *mais;*
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais;
Un rien aurait pu me confondre;
Un regard, tout m'était fatal.
Je ne parlais que pour répondre;
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial arrivé par le coche
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.
Je me mouchais presqu'au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau;
On pouvait me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit:
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi!
Dans la Hollande il est une autre loi;
En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme;
En vain j'exalterais sa valeur, son débit.
Ici l'habit fait valoir l'homme;

Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit;
On le juge sur son écorce.

Par SÉDAINE.

A Mme DENIS,

nièce de l'auteur.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tiennent lieu du reste des humains:
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon qu'on appelle le monde
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Après dîné l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire:

On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse, et bâille, et puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le tems,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées:
Elles chantaient déjà, faute d'idées;
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant escroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire:
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment
Si, par malheur, on n'eût pas fait retraite;
Il vous le mène au col de la Boquette;

A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,
A l'air sournois; un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix;
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis, de cent propos croisés,
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence:
Chacun redoute un honnête entretien;
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David! ô ressource assurée!
Viens ranimer leur langueur désœuvrée;
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit et le goût des humains:
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir;
Leur ame vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts;
Avec le sang l'ame se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel, quels propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre, et se plaint de la paix;
Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne;
Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire
Qu'il ne croit point et qu'il veut faire croire:
On l'interrompt par un propos du jour
Qu'un autre conte interrompt à son tour;
Des froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce tems qui s'envole!
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts!
Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde: on le condamne, on l'aime,

On ne peut vivre avec lui ni sans lui :
Notre ennemi le plus grand c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille
Vole à la cour, dégoûté de la ville :
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art,
Et de la joie, ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher ;
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains sa présence adorée :
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés sur ses rapides sphères,
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment ?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde :

Fuis pour jamais ces puissans dangereux;
Fuis les plaisirs qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui? le public, ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise!
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert,
Et, prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure;
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite, et tout art;
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et, pour Judith, Pirame et Régulus,
Abandonner Phèdre et Britannicus;
Lui qui dix ans proscrivit Athalie;
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers!
Mais il revient, il répare sa honte;
Le tems l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts:
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.

Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repose,
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure;
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, et rend la mort affreuse!

Par VOLTAIRE.

A MARGOT.

Pourquoi craindrais-je de le dire?
C'est Margot qui fixe mon goût:
Oui, Margot! cela vous fait rire?
Que fait le nom? la chose est tout.
Je sais que son humble naissance
N'offre pas à l'orgueil flatté
La chimérique jouissance
Dont s'enivre la vanité;
Que, née au sein de l'indigence,
Jamais un éclat fastueux,
Sous le voile de l'opulence,
N'a pu dérober ses aïeux;
Que, sans esprit, sans connaissance,
A ses discours fastidieux
Succède un stupide silence:

Mais Margot a de si beaux yeux,
Qu'un seul de ses regards vaut mieux
Que fortune, esprit et naissance.
Quoi! dans ce monde singulier,
Triste jouet d'une chimère,
Pour apprendre qui doit me plaire,
Irai-je consulter d'Hozier?
Non; l'aimable enfant de Cythère
Craint peu de se mésallier;
Souvent, pour l'amoureux mystère,
Ce dieu, dans ses goûts roturiers,
Donne le pas à la bergère,
En dépit des seize quartiers.
Eh! qui sait ce qu'à ma maîtresse
Garde l'avenir incertain?
Laissez-la devenir catin,
Et bientôt son heureuse adresse
Saura corriger le destin.
Margot encor dans sa jeunesse
N'est qu'à sa première faiblesse;
Joli minois, cœur libertin
Font bien des titres de noblesse!
Margot est pauvre, j'en conviens:
Qu'a-t-elle besoin de richesse?
Doux appas et vive tendresse
Ne sont-ce pas d'assez grands biens?
Ne sait-on pas que toute belle
Porte son trésor avec elle,

Doux trésor, objet des désirs
De l'étourdi comme du sage,
Où la nature, d'âge en âge,
A su conserver nos plaisirs?
Des autres biens qu'a-t-on à faire?
Source de peine et d'embarras,
Qui veut en jouir les altère,
Qui les garde n'en jouit pas.
Ainsi, malgré l'erreur commune,
Margot me prouve chaque jour
Que, sans naissance et sans fortune,
On peut être heureux en amour.
Reste l'esprit... J'entends d'avance
Nos beaux diseurs, docteurs subtils,
Se récrier : Quoi! diront-ils,
Point d'esprit! quelle jouissance!
Que deviendront les doux propos,
Les bons contes, les jeux de mots
Dont un amant avec adresse
Se sert auprès de sa maîtresse,
Pour charmer l'ennui du repos?
Si l'on est réduit à se taire,
Quand tout est fait que peut-on faire?
Ah! les beaux esprits ne sont pas
Grands docteurs en cette science:
Mais voyez le bel embarras!
Quand tout est fait on recommence;
Et même sans recommencer

Il est un plaisir plus facile,
Et que l'on goûte sans penser;
C'est le sommeil, repos utile
Et pour les sens et pour le cœur,
Et préférable à la langueur
De cette tendresse importune
Qui, n'abondant qu'en beaux discours,
Jure cent fois d'aimer toujours,
Et ne le prouve jamais qu'une.
O toi dont je porte les fers,
Doux objet d'un tendre délire,
Le tems que j'emploie à t'écrire
Est sans doute un tems que je perds;
Jamais tu ne liras ces vers,
Margot, car tu ne sais pas lire.
Mais excuse un ancien travers;
De penser la triste habitude
M'obsède encore malgré moi,
Et je fais mon unique étude
Au moins de ne penser qu'à toi.
A mes côtés viens prendre place;
Le plaisir attend ton retour:
Viens, et je troque dans ce jour
Les lauriers ingrats du Parnasse
Contre les myrtes de l'Amour.

Par LACLOS.

A M. LE COMTE DE ***,

qui accusait l'auteur de prêcher l'inconstance.

Aimable comte, j'ai relu
Vos jolis vers datés de Nantes,
Et de ces rimes élégantes
Le tour aisé m'a beaucoup plu.
Mais vous montrez peu d'indulgence;
Avec malice profitant
De quelques mots sans conséquence,
Vous m'accusez d'être inconstant,
Et d'avoir prêché l'inconstance.
C'est beaucoup, c'est trop, entre nous.
De ma confession sincère
Devenez le dépositaire,
Et je serai bientôt absous.
Mon cœur s'en ressouvient encore;

A la sensible Eléonore
Je dois les plus beaux de mes jours.
Jours heureux! maîtresse charmante!
O combien fut douce et brillante
La jeunesse de nos amours!
Alors d'une flamme éternelle
Je nourris le crédule espoir,
Et j'avais peine à concevoir
Qu'on pût jamais être infidelle.
« Heureux, disais-je, trop heureux
« Celui qui, dans les mêmes lieux,
« Toujours épris des mêmes charmes,
« Toujours sûr des mêmes plaisirs,
« Ignore les jalouses larmes,
« Et l'inconstance des desirs!
« Une conquête passagère
« Peut amuser la vanité:
« Mais le paradis sur la terre
« N'est que pour la fidélité. »
Je le croyais; la raison même
Semblait approuver mon erreur:
Hélas! en perdant ce qu'on aime
On cesse de croire au bonheur.
« Projet d'une longue tendresse,
« Dis-je alors, projet insensé,
« Vous avez trompé ma jeunesse,
« Et le serment d'une maîtresse
« Sur le sable est toujours tracé.

« Les femmes ont l'humeur légère;
« La nôtre doit s'y conformer:
« Si c'est un bonheur de leur plaire,
« C'est un malheur de les aimer. »
Me blâmez-vous? parlez sans feindre:
Amant fidèle, amant quitté,
N'avais-je pas bien acheté
Le droit frivole de me plaindre?
Un homme sage en pareil cas
Se console et ne se plaint pas.
Je n'en fis rien malgré l'absence;
Mes pleurs ont coulé constamment,
Et d'un amour sans espérance
J'ai gardé six ans le tourment.
Je suis guéri; de ma faiblesse
Le tems n'a laissé dans mon cœur
Qu'un souvenir plein de douceur,
Et mêlé d'un peu de tristesse.
Je n'ai ni chagrins, ni plaisirs;
Je répète avec complaisance:
« Les dégoûts suivent l'inconstance,
« La constance fait des martyrs:
« Heureux qui borne ses desirs
« Au repos de l'indifférence! »
Mais quand je revois les attraits
De ce sexe aimable et volage,
Dans mon cœur je sens des regrets,
Et je dis: c'est pourtant dommage!

Par Parny.

CONFESSION DE ZULMÉ.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé?
Qui! moi dans les replis de votre conscience
Porter avec sévérité
Le flambeau de la pénitence!
Moi confesseur de la beauté!
D'un sage directeur ai-je donc l'apparence?
En ai-je le maintien, le ton, la gravité?
Ai-je surtout une oreille aguerrie
Contre les timides aveux
D'une pénitente jolie?
Si vous m'allez conter d'une voix attendrie
Quelqu'un de ces péchés heureux
Qui font le charme de la vie,
Que deviendrai-je? Un démon tentateur
Dans les sens trop émus du nouveau directeur
N'allumera-t-il point une flamme profane?
Et n'envierai-je pas dans le fond de mon cœur

Tous ces jolis forfaits qu'il faut que je condamne?...
Enfin, vous le voulez, je vais vous obéir:
Quoique novice en cette affaire,
Que ne ferais-je pas dans l'espoir de vous plaire!
Recueillez-vous, ma sœur; le guichet va s'ouvrir.

Commençons. A l'orgueil vous êtes-vous livrée?
Moi je le crois: quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée,
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais
Sur les autels dont on est entourée,
Pourrait-on quelquefois ne pas être enivrée?
Tout vous conduit vers ce piège trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres regards, et l'hommage flatteur
De mille amans qui vous rendent les armes,
Et vos talens, et cet air séducteur,
Et cette taille de déesse,
Et ces beaux yeux où la noblesse
Succède à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse.
Aussi j'excuse en vous cette faiblesse;
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Etes-vous encline à l'avarice?...
Vous rougissez! vous avez bien raison;
C'est, ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.

Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez pas, vous répondrez un jour
Du bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous pourtant; non, il n'est point d'erreurs
Qu'un bon repentir ne répare.
Renoncez donc à vos rigueurs;
Soyez pour gagner tous les cœurs
Econome de vos faveurs,
Mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des gourmands, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre? Ah! ce serait dommage.
Ce dieu dont votre bouche est le charmant ouvrage,
Qui d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage;
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage,
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'amour.

Si quelquefois de la colère
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire
De votre cœur avaient troublé la paix.
Zulmé, votre courroux n'était pas légitime;
Epris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace était-elle un crime?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle :

Les desirs qu'on sent naître en vous voyant si belle
Nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.

Votre ame, j'en suis sûr, du poison de l'envie
A toujours su se préserver.
Eh! qui pourrait vous inspirer
Un mouvement de jalousie?
Vous reste-t-il quelques vœux à former?
En talens, en appas vous n'avez point d'égales.
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner?
Il n'est fait que pour vos rivales.

Il est un péché moins affreux
Auquel, je l'avouerai, je vous crois fort sujette;
Péché que plus d'une fillette
Entre deux draps commet souvent seulette...
Ne baissez point vos deux grands yeux;
Que rien n'alarme ici votre délicatesse;
Ce péché-là, Zulmé,... ce n'est que la paresse.
Ne cherchez point à vous en corriger;
Et de l'amour si le souffle léger
Au point du jour vous berce d'heureux songes,
Pour le bien de l'humanité
Puissent de si rians mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité!

Enfin ma tâche est bientôt achevée;
De six péchés vous voilà confessée;

Il en reste un... le plus charmant de tous.
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non-seulement je vous absous,
Mais, en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres.

Par GINGUENÉ.

A SYLPHILIS.

J'EXAMINAIS hier au soir
Ton œil mutin, ton œil folâtre,
Et j'ai jugé par le théâtre
De tes talens pour le boudoir.
Me voilà pris, ou Dieu me damne;
Ta voix si douce, tes attraits,
Et ta mine toute profane,
M'ont mis au rang de tes sujets.
Ne crains pas que, louangeur fade,
Me récriant sur tes appas,
J'aille dans des vers de parade
Te donner ce que tu n'as pas.
Ce n'est pas l'allure orgueilleuse
De l'altière et vaine Junon,
Ni la pudeur très-fabuleuse
De l'amante d'Endymion;

Tu n'es, je le dis sans façon,
Pudique ni majestueuse:
Mais l'Amour qui par toi soutient
L'aimable empire de sa mère,
Des charmes seul dépositaire,
T'en a donné ce qu'il en tient
Dans le corset d'une bergère.
Tes yeux sont deux foyers ardens
Où j'ai failli brûler mes ailes,
Et d'où partent mille étincelles
Sur le salpêtre de mes sens.
Près de toi vole le Caprice,
Qui, moitié fou, moitié chagrin,
Tient des papillons à la main,
Et te poursuit dans la coulisse;
Viennent après l'air enfantin,
Les faussetés au front serein,
Faveurs d'épines couronnées,
Tout l'attirail du dieu malin
Quand il va faire ses tournées
Pour désoler le genre humain.
Sur des tapis de fleurs brillantes
On voit surtout à tes côtés
Jouer sous cent formes changeantes
L'essaim des infidélités.
Que j'aime en toi ces perfidies,
Ce joyeux oubli des sermens,
Et ces aimables singeries

Qu'on prendrait pour des sentimens !
Avec quel art tu dois séduire
L'amant dans tes fers arrêté !
Que de tourmens sous ton empire
Rajeunissent la volupté !
Admets-moi dans la confidence,
Chasse ces froids admirateurs
Imbibés d'ambre et d'arrogance,
Ce groupe de petits seigneurs
Qui de l'amour ont les fadeurs,
Sans en avoir la consistance;
Qui partout avec impudence
Vont traînassant leur nullité,
Et dont la stérile insolence
Trompe l'espoir de la beauté.
Je me conduis avec décence;
De son printems on sait user;
On sait aussi temporiser
En réprimant l'effervescence,
Prolonger une jouissance,
Ne pouvant pas l'éterniser.
Si pourtant mon enchanteresse
Donne une nuit à mes souhaits,
Nuit plus amoureuse jamais
N'aura signalé ma tendresse.
Tantôt je croirai dans mes bras
De fleurs enchaîner la déesse;
Et, certes, je ne prétends pas

Que Zéphir me passe en ivresse.
Tantôt, pour soutenir mon feu,
Tu seras la belle Pomone;
Et si je me connais un peu,
Vertumne n'a rien qui m'étonne:
Pyrame aux genoux de Thisbé,
Bacchus dans les bras d'Erigone,
Hercule sur le sein d'Hébé,
Je ne veux pas qu'à ma couronne
Un seul fleuron soit dérobé.
Prends-tu la forme d'une muse,
Je prends les flèches d'Apollon,
Pour Sapho je deviens Phaon,
Et fleuve enfin pour Aréthuse.
Ivre de mes félicités,
Fidèle aux célestes usages,
Je veux égaler mes hommages
Au nombre des divinités.
Cet orgueil est d'un bel exemple;
Mais je fais mes conventions:
Ferme-moi les portes du temple
S'il faut payer les oraisons.
Un baiser dont on fait l'emplète
Ne rend pas l'amour fortuné,
Sans prix alors qu'il est donné,
Et moins que rien quand on l'achète.
Ne va pas te décourager;
Il ne me faut qu'une huitaine,

Et dès la première migraine
Je te promets de déloger,
De planter là ma souveraine.
J'ai des mœurs; pour te rassurer,
S'il te vient dans cette occurrence
Quelque traitant à dévorer,
Quelque altesse ou quelque éminence;
Si, las de bâiller à grands frais,
Un politique misantrope
Pour toi fait trève à ses projets,
Sort de sa lugubre enveloppe,
Et sur deux tetons désormais
Laisse dormir les intérêts
Et la balance de l'Europe,
Vu le besoin de s'occuper,
Je livre à tes adroits mystères
Ces graves sots qu'il faut duper,
Et tous, suivant leurs caractères,
Je te permets de les tromper,
Et de vaquer à tes affaires.
Adieu; je ne dis pas mon nom :
Jeune Sylphilis, quand on aime
Il faut de la discrétion.
Je serai ce soir au balcon,
L'œil triste, le visage blême,
Pour mieux jouer la passion.
Si ta nuit n'est pas retenue,
Et que tu goûtes ma pâleur,

Dans tes beaux feux, nymphe ingénue,
Mets le signal de mon bonheur:
Mais si tu combles mon martyre,
Si ta rigueur vient m'accabler,
Permets-moi quelque éclat de rire
Pour m'aider à me consoler.

A MA CRUELLE.

Que tu te trompes, ma Sylvie,
Quand tu penses que ta froideur
Fait le désespoir de ma vie!
Est-ce donc un si grand malheur
Que d'adorer une maîtresse
Qui ne veut de nous que le cœur,
Et dont l'éternelle rigueur
Eternise notre tendresse?
Que je plains ces heureux amans
Qui n'ont plus de souhaits à faire!
Ils n'ont plus ces troubles charmans
Que nous donne l'espoir de plaire;
Ils regretteront ces tourmens,
Enfans de la beauté légère,
Et ces chagrins pleins d'agrémens
Qu'on ne connaît plus à Cythère.

Troubles divins que je préfère
A ce délicieux moment
Qu'on me refuse, et que j'espère,
Et qui fuit si rapidement.
C'est ce charmant desir, ma chère,
Toujours trahi, jamais éteint,
Qui prête aux roses de ton teint,
L'éternel moyen de me plaire.
Oui, celui-là seul est heureux
Qui n'a pas tout ce qu'il desire:
Mon bonheur est d'être amoureux,
Mon plaisir est de te le dire.
Lisandre est aimé de Thémire;
Il n'a plus rien à desirer;
Plus de trouble, plus de délire;
L'ingrat la voit sans soupirer.
Philis, le cœur rempli d'alarmes,
Près de Damis se désolait;
L'heureux Damis la regardait;
Je n'ai pas vu couler ses larmes.
Philinte, en maître impérieux,
Règne sur la tendre Glycère:
Le perfide semble honteux
D'avoir trop aimé sa bergère.
Ah! si de l'excès du bonheur
On voit naître l'indifférence,
Combien ma pénible constance
Doit-elle être chère à mon cœur!

Va, ne crains pas que je t'accuse
De la rigueur de mes destins;
Je chéris jusqu'à tes dédains;
Ils ont la vertu pour excuse:
Trop heureux de baiser ta main,
Content si ta main s'y refuse,
Le fol espoir d'un lendemain
Me console, quoiqu'il m'abuse.
L'espoir, qui me trompe toujours,
Sans fatiguer ma confiance,
Se plaît à nourrir mes amours
Des glaces de l'indifférence.
Hélas! on ne peut réunir
Le plaisir de la jouissance
Au doux espoir de l'obtenir:
Il nous faut être à l'avenir
Sans bonheur ou sans espérance.
Insensé qui se réjouit
D'avoir vaincu la beauté fière!
Le prompt moment dont on jouit
Vaut-il le moment qu'on espère?
En vain, Tircis, me vantez-vous
Une félicité divine;
Vos plaisirs sont toujours moins doux
Que les plaisirs que j'imagine.
Mon sort est plus cher à mon cœur,
Quoique rempli d'inquiétude;
Je vais lentement au bonheur,

Et vous courez à l'habitude.
Les vœux de Tircis sont remplis;
Mais voyez le bel avantage!
Quand les miens seront accomplis
Tircis sera déjà volage.
Achève, cruelle beauté,
De m'accabler de ta fierté:
Mes maux flattent ta vanité;
Je les chéris, loin de m'en plaindre.
Semblable à la divinité,
Pour te faire aimer fais-toi craindre.
Va, quand nous sommes tous les deux,
Moi rempli d'amour et d'ivresse,
Toi sans desirs et sans tendresse,
Ne suis-je pas le plus heureux?

Par HOFFMAN.

DE NINON DE L'ENCLOS

A M. DE ***,

Le trône est bon, le boudoir a son prix,
Elisabeth * en était convaincue :
C'est là souvent qu'à l'amour seul rendue
Elle admettait ses jeunes favoris :
L'essaim des jeux dans ses mains souveraines
De son état venait brouiller les rênes ;
Elle accordait bien politiquement
Les doux secrets avec les pompes vaines,
L'art de régner, le ministre et l'amant,
Les nuits, les jours, les plaisirs et les peines,
Et son royaume et son tempérament.
Je le sens bien, j'aurais régné comme elle,

(*) Reine d'Angleterre.

Et sûrement vous m'en félicitez :
Vivre n'est rien sans l'art des voluptés;
Dès le berceau le desir nous appelle,
Et Dieu voulut qu'on lui restât fidelle.
Sur ce point-là j'ai fait ses volontés.
A mon attrait je pliai mon génie :
Je crus d'abord, en commençant d'aimer,
Qu'un seul objet pouvait remplir la vie ;
De cet espoir je me laissai charmer :
J'étais bien tendre, et voulais toujours l'être ;
Mais par degrés je sentis la langueur,
Et le dégoût se glisser dans mon cœur.
Je réfléchis, et j'appris à connaître ;
Je vis l'amour comme une aimable erreur,
Comme un enfant qui vient pour disparaître,
Fait pour l'ivresse et non pour le bonheur.
Dès ce moment, plus libre et plus sensée,
Je me formai des goûts sûrs et constans :
Pour mes amis, trésor de tous les tems,
Je cultivai mon ame et ma pensée ;
J'abandonnai le reste à mes amans.
Je savais l'art de rompre avec décence :
A mes liens feignaient-ils d'échapper,
Leur souvenir ne pouvait m'occuper;
Le changement m'adoucissait l'absence :
Je prévenais avec dextérité
L'instant fatal où la froideur commence,
Et je signais des billets de constance

Pour mettre un prix à l'infidélité.
Jamais les rangs, les titres, l'opulence,
S'ils se trouvaient dépourvus d'agrément,
Ne m'arrachaient la moindre préférence:
Simple et modeste, Adonis est charmant;
J'aurais pour lui fait pencher la balance.
A mon goût seul je payais un tribut.
Fin, délicat, ayant par excellence
Le ton qui plaît, Saint-Evremont me plut.
J'aimai Chaulieu, je dédaignai Chapelle:
Convive heureux, l'un ne fut qu'amusant;
Et l'autre était (ma mémoire est fidelle)
Aussi fripon, mais plus intéressant.
Vous le voyez, j'expose ici ma vie
Sans intérêt, sans faste et sans détours
En la peignant vous l'aviez embellie;
Sans les farder j'ai décrit mes amours.
Ce ton, ces mœurs, cette philosophie
Fixaient chez moi le plus brillant concours;
La liberté, le goût et la folie
Semaient de fleurs le cercle de mes jours,
Tandis qu'au nom de Louis dit le Juste
On gouvernait la France injustement;
Qu'on abusait d'un pouvoir très-auguste,
Et que les chefs cabalaient sourdement.
Il est bien vrai qu'au sein de la mollesse,
Des arts chéris, d'un paresseux loisir,
D'un calme doux et de la politesse,

Nous rédigions un code pour jouir;
Code avoué, même par la sagesse.
Le verre en main on commentait Platon;
L'instinct pour loi, des roses pour parure,
L'oubli des soins, le riant abandon
Nous retraçaient les dogmes d'Epicure;
Et sur nos pas l'indulgente raison
Venait chanter un hymne à la nature.
O ciel! rends-moi ces jours voluptueux.
Si j'eusse été plus rigide et moins sage,
J'aurais osé porter plus haut mes vœux;
Mais la faveur n'est qu'un exil pompeux:
J'étais au port, et pour braver l'orage
Trop de débris avaient frappé mes yeux.
Tendre victime, aimable la Vallière,
Qu'Amour en pleurs suit encore aujourd'hui
Sous le cyprès de ce bois solitaire,
Quels noirs chagrins ont troublé ta carrière!
Que ton éclat s'est vîte évanoui!
Aussi pourquoi, trop douce et trop sincère,
T'avisais-tu d'aimer un roi pour lui?
De cet abus tu vois quelle est la suite!
En y cédant on se voue à l'ennui;
On vit en dupe, et l'on meurt carmelite.
Pour Maintenon je ne l'aimai jamais;
Prude au cœur faux, se croyant philosophe,
Et bel esprit sans en avoir l'étoffe,
Elle eut toujours bien plus d'art que d'attraits:

Son air dévot, ses mystiques adresses,
L'activité d'un manège prudent
Sanctifiaient ses utiles faiblesses;
Son confesseur était son confident;
Elle mêlait le divin au profane,
Et s'ennuyait majestueusement
Entre les bras de son auguste amant.
Reine le jour, et la nuit courtisane,
Sa grandeur même était son châtiment.
Mais laissons là mon siècle pour le vôtre:
Est-on plus doux, plus sage et plus heureux?
Cet âge-ci l'emporte-t-il sur l'autre?
Les sots toujours ont-ils le sort pour eux?
Fait-on des lois exprès pour les enfreindre?
S'égorge-t-on dans ce tems comme au mien?
Les rois encor se brouillent-ils pour rien?
Et les bigots sont-ils toujours à craindre?
Peut-on penser, écrire impunément?
Quel bien a fait votre Encyclopédie,
De vos progrès éternel monument?
Vous apprend-elle à chérir la patrie,
A devenir un plus sensible amant?
Un fils plus tendre? à surmonter l'envie?
A vous mieux battre? à souper plus gaiment?
Car les soupers sont l'ame de la vie,
Et sont les fruits d'un bon gouvernement.
Un mot encor. Si vous voulez me plaire,
Dépêchez vite au vieux Anacréon

Qui fit Mérope et fut mon légataire;
Envoyez-lui les vœux de Saint-Aulaire,
De Charleval, du prieur d'Oléron.
Dites-lui bien qu'on lui garde une place
Entre Lucien, Sophocle et Cicéron;
Qu'on y lira ses vers si pleins de grâce,
Et qu'il sera couronné par Ninon.
Mes yeux ont vu cet astre à son aurore;
J'ai vu bientôt son essor plus hardi;
Ses derniers feux étincellent encore,
Et son couchant ressemble à son midi.
Ah! de ma part consolez sa vieillesse,
Et mandez-lui qu'il a bien deviné:
Qu'au tribunal de l'immense sagesse
Pécheur aimable est toujours pardonné;
Qu'elle tolère un tant soit peu d'ivresse,
Un vers malin, un couplet bien tourné,
Et l'amour-propre, et même une maîtresse,
Que l'on peut rire, et qu'on n'est point damné.

LE MONDE MAGIQUE.

A TÉLÉSIE.

Brillante fée, ô Télésie!
Qui juges tout par sentiment,
Pourquoi juger sévèrement
Les mensonges de la féerie,
Monde fabuleux et charmant
Où mon amour te défie,
Où va se perdre ton amant
Sur les pas de la rêverie,
Dont le tendre recueillement
Vaut cent fois mieux que la folie?
Nous naissons... les amusemens,
Les vagues plaisirs de l'enfance

Viennent bercer nos premiers ans;
Tout est mort, et l'ame et les sens.
Bientôt la vive adolescence
Accourt le front paré de fleurs,
Et de ses magiques couleurs
Soudain chaque objet se nuance.
Par un instinct de volupté
Le jeu des organes commence:
On sent encor plus qu'on ne pense;
Le sang coule plus agité;
Le cœur s'émeut, l'esprit s'élance.
Ce n'est plus cette nonchalance,
Ce regard sans avidité
Qui semblait, au hasard jeté,
Mourir avec indifférence
Sur les trésors de la beauté.
On s'intimide, on se rassure,
On voit avec plus d'intérêt
Les lits de mousse et de verdure:
Dès ce moment rien n'est muet,
Et rien n'est sourd dans la nature.
Cependant d'un jour créateur
Ce n'est là qu'une faible aurore:
Il va descendre l'enchanteur
Par qui l'univers doit éclore!
Déjà prodigue de ses dons,
Dans les airs déployant ses ailes,
Du haut des voûtes éternelles

Il sème les illusions.
C'est alors, plein d'impatience,
Que l'on croit sortir du tombeau,
Et naître en un monde nouveau
Que l'on s'était créé d'avance.
Les rêves de la jouissance
En le troublant charment le cœur;
C'est un songe que la douleur,
C'est un plaisir que l'espérance.
On brûle, on aime avec fureur;
La plus sensible est la plus belle.
Que dis-je? en sa naïve ardeur
L'amant trahi, qu'un mot rappelle,
Sous le voile de la candeur
Cache les torts d'une infidelle;
C'est l'heureux âge de l'erreur...
La raison vient, et le malheur
Se glisse en secret derrière elle.
Malgré ses murmures, crois-moi,
Loin de nous chassons la cruelle;
Elle me ravirait ta foi:
Long-tems encor sois-lui rebelle.
De toi toujours préoccupé,
C'est sans raisonner que je t'aime:
Hélas! et si tu m'as trompé,
Trompe-moi donc toujours de même!

Par DORAT.

A UNE FEMME

que je ne nommerai point.

Non, non, Madame, en vérité,
J'ai bien juré de ne pas l'être:
Moi votre amant! l'aveu peut-être
Surprendra par sa nouveauté;
Mais je l'ai dit, en vérité,
J'ai bien juré de ne pas l'être.
Je sais qu'en vous on trouvera
Ce qui peut fixer la tendresse;
Beauté, talens, esprit, jeunesse,
Taille et minois d'une déesse,
Jambe élégante, et cætera:
Mais, Madame, malgré cela,
Vous ne serez point ma maîtresse.

Votre époux m'arrête aujourd'hui;
Et s'il faut vous ouvrir mon ame,
Je périrais cent fois d'ennui
De le voir protéger ma flamme,
Et d'être, en lui soufflant sa femme,
Encor remercié par lui.

Que cet homme me désespère!
Il n'est soupçonneux ni jaloux:
Monsieur, toujours paisible et doux,
Me verrait, je crois, sans colère...
Moi, Madame, en sachant vous plaire,
Je veux déplaire à votre époux.

Je veux, pour vous trouver plus belle,
Et mes plaisirs cent fois plus courts,
Que sa jalousie éternelle
Se plaise à troubler nos amours,
Et que, pour mieux triompher d'elle,
Un nouveau danger tous les jours
M'inspire une ruse nouvelle.

Faut-il aller au rendez-vous?
Palpitant d'amour et de rage,
D'espoir, de crainte et de courroux,
J'aime à trouver sur mon passage
Un large suisse et deux verroux.
Alors que les faveurs sont chères!
Que les caresses ont de prix!
Et dans ces amoureux mystères
Si par malheur j'étais surpris...

Quand Vulcain venait à paraître,
On sait que des bras de Vénus
Mars, en chemise et les pieds nus,
Sautait gaîment par la fenêtre.

Par Bertin.

MA JOURNÉE

A LA CAMPAGNE DE M***.

A M. DE SÉLIS.

Que je me plais
Dans cet asile!
Que je voudrais,
Toujours tranquille,
Chez ces bergers,
Sous ces vergers,
Loin de la ville,
Passer le cours
De mes beaux jours!

Voici la vie
Que j'aimerais
Si je suivais
Ma fantaisie :
Tous les matins
Avec l'aurore
Je vois éclore
Moisson de fleurs,
Surtout la rose
Que l'aube arrose
De tendres pleurs.
Sous nos coudrettes,
Vertes retraites,
Je viens, j'entends
Les premiers chants
De l'hirondelle,
Et les accens
Bien plus touchans
De Philomèle.
Le dieu des airs
Va reparaître,
Et l'univers
Semble renaître.
Je monterai
Sur cette roche ;
J'admirerai
Souvent l'approche
Et l'appareil

De ce soleil
Que je contemple
Dans ce grand temple
Voûte du ciel,
Dont l'éternel
Est l'architecte,
Où tout mortel
N'est qu'un insecte.
A mon auteur,
Pour toute offrande,
J'offre mon cœur,
Et je demande,
Pour tout bonheur,
Douce compagne,
Sincère ami,
Belle campagne,
Point d'ennemi,
Repos paisible,
Mais sans ennui,
Ame sensible
Aux maux d'autrui,
Et cette aisance
(Sans opulence)
Dont la présence
Peut procurer,
Doit assurer
L'indépendance.
Il faut tourner
Vers ma demeure;

Car voici l'heure
Du déjeûner.
Famille aimable!
Divin banquet!
De cette table
Quel est l'attrait!
Ici la mère
Par sa beauté,
Ici le père
Par sa bonté,
Et leur famille
Jeune et gentille,
Dont le front brille,
Dont l'œil pétille
Et de gaîté
Et de santé...
Tout m'intéresse,
Tout m'attendrit,
Tout s'embellit
Par la maîtresse:
L'enchanteresse
A tant d'esprit,
Moi tant d'ivresse!
On cause, on rit,
Et puis on lit
Les nouvellettes
Tant joliettes
De Florian,

Ou de Tressan
Les amourettes;
Puis Richardson,
Puis Fontenelle,
Et Fénélon,
Et mon Adèle.
Quel intérêt
Vif nous attache
A ce livret!
Chacun lisait,
Chacun disait:
La douce tâche!
Qu'on s'en arrache
Bien à regret!
Mais la toilette
Qui n'est pas faite
Doit commencer;
Il faut cesser:
Une heure sonne,
Il faut cesser;
Maman l'ordonne.
Ne croyez pas
Que les appas
De ces trois belles
Si naturelles
Soient empruntés,
Soient achetés.
« Candeur, franchise,

« Plaisirs sans art,
« Beauté sans fard, »
C'est leur devise.
On a sonné
Pour le dîné...
Je vois trois roses
Briller écloses;
Mon œil surpris
Reste indécis.
Telle l'abeille
Ou le Zéphyr
N'ose choisir
La fleur vermeille
Qui vient s'offrir
Toute pareille
Pour la couleur,
Pour la pudeur
Toute pareille
A mille fleurs
Qui sont ses sœurs.
Ne croyez pas
Que le repas
Qu'on nous apprête
Soit recherché:
Je suis touché
De l'air de fête,
De l'air honnête
Qu'il a toujours;

Nos basses-cours,
Nos bergeries,
Nos laiteries,
De tous les mets
Ont fait les frais.
Le goût ordonne
L'apprêt qu'on suit,
(La place est bonne,
L'amour choisit)
Et l'appétit
Seul assaisonne
Ce qu'on servit.
Cueilli par Laure
Et par Aglaure,
Vient le dessert;
Pomone et Flore
L'ont de concert
Pressé d'éclore;
Et les rosiers,
Les framboisiers,
Et les fraisiers,
Par leurs prémices,
Dans le printems,
De tous nos sens
Font les délices.
Fruits arrondis
De Cérasonte,
Vous faites honte

Au vif rubis.
Grappes vermeilles,
Non de muscats,
Mais de groseilles,
Sont dans des plats,
Ou des corbeilles,
Très-joliment,
Très-proprement
De feuilles vertes
Bien recouvertes.
Laure, sers-moi
De cette crême.
Elle a, ma foi,
Moins que toi-même
Et de blancheur
Et de fraîcheur.
Verse, ma Laure,
De ce vin gris.
Ah! verse encore...
Mais tu souris
Quand je te dis
Que je t'adore...
Verre indiscret!
Liqueur traîtresse!
Ainsi je laisse
Fuir mon secret
Parmi l'ivresse
Du vin clairet!

Sortons de table,
Respirons l'air,
L'air délectable
Du belvéder.
Jouons aux quilles,
Abattons-les,
Redressons-les
Dans ces charmilles.
Que les palets
Si rondelets
Glissent en foule
Sous ces bosquets,
Ou que la boule
Vers son but roule,
Et reste auprès.
La promenade
Succède aux jeux,
Et deux à deux
Vers la cascade
Par mainte arcade
Nous descendons:
Là nous chantons
De vieux *canons*.
Nous babillons,
Nous folâtrons,
Batifolons...
Puis nous partons.
De ses affaires

L'on va causant,
En traversant,
Avec nos chères
Jeunes bergères,
Bien doucement,
Bien lentement,
Lieux solitaires
Où malgré soi
Le cœur soupire,
Et voudrait dire...
Je ne sais quoi...
On rentre ensemble:
(L'air n'est pas chaud
Plus qu'il ne faut.)
On se rassemble
Auprès du feu;
On fait silence,
Puis on commence
Un livre bleu.
A leur ouvrage
Les dames sont.
Si bambins font
Quelque tapage...
Lors chaque sœur
Prend auprès d'elle
Un querelleur...
Plus de querelle.
Jusqu'au soupé

Chacun tranquille
Est occupé
Du livre utile.
Je ne dis pas
La pure joie
Qu'à ce repas
Chacun déploie:
La propreté,
La liberté,
L'aménité
Sont nos maîtresses,
Sont nos hôtesses,
Sont nos déesses.
Dans vos palais,
A vos banquets,
Dieux de la terre,
Rois qu'on révère,
Connaissez-vous
Des biens si doux?
Fidelle amie,
Sincère ami
Font de la vie
Le prix chéri;
Et l'on publie
Qu'amitié fuit
Les cœurs serviles
Qu'en vos asiles
Plutus conduit...

Voir des roses sans les cueillir,
Ah! vivre ainsi pour la sagesse
Est-ce donc vivre? c'est mourir.
Permets qu'à mon tour je te blâme.
Quoi! dormir la nuit tristement
Comme un mari près de sa femme!
Quoi! poète, convive, amant,
Dormir! à mon âge! comment!
Le sommeil est la mort de l'ame.
Cependant s'il faut déroger,
Et dormir comme un automate,
Ecoute, moderne Hippocrate,
Avec toi je puis m'arranger:
Le jour on voit tant de misères,
De protégés, de protecteurs,
De sots flattés, de sots flatteurs,
De petits Crésus éphémères,
De femmes à petits mystères,
De fats aux petits airs de cour,
De petits valets mercenaires!...
Docteur, je dormirai le jour.
Ce qui te coûte une parole
Me coûte à moi mille regrets:
Il faut, dis-tu, que désormais,
Tandis que la faim me désole,
A la table de nos gourmets
Je ne juge des meilleurs mets
Que par l'odeur : le joli rôle!

Il faut qu'étalant sa gaîté,
Son teint fleuri, son opulence,
Monsieur l'abbé, toujours fêté,
Décide en maître à mon côté
Sur les vins d'Espagne ou de France,
Et, me prêchant fort l'abstinence,
Les boive encore à ma santé.
Par respect pour la médecine
Il faut enfin voir de beaux yeux,
Teint de rose, piquante mine:
Disons plus; il faut voir Corinne,
Lui plaire... et trembler d'être heureux.
C'est là le coup qui m'assassine.
Barbare! ôte-moi donc mes sens,
Ces sens qui portent dans mon ame
Des desirs toujours renaissans,
Des plaisirs toujours ravissans;
Fais que la beauté qui m'enflamme
Cesse enfin de remplir mon cœur;
Sa voix, cet organe enchanteur,
Qui peint quelquefois l'amour tendre,
Et quelquefois l'amour boudeur,
Que je ne puisse plus l'entendre;
Que je ne puisse dans ma main,
En palpitant, serrer la sienne,
Fixer ma bouche sur son sein,
Sur sa bouche fixer la mienne.
On a de tout tems établi

Que nous n'avons qu'une seule ame :
Contre ce dogme je réclame ;
Moi j'en ai cinq, et les voici :
Une aux oreilles pour Racine,
Ou pour ce Rameau si divin ;
Une pour la rose et le thym,
Ou pour l'haleine de Corinne ;
Une sans doute à chaque main,
Celle-là pour Corinne encore ;
Une au palais pour le bon vin ;
Et dans les yeux une autre enfin
Pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames font tout mon bonheur ;
Ah ! je ne veux en perdre aucune.
Au lieu de m'en priver, docteur,
Si tu pouvais m'en donner une !
Tu ne sais pas à quels tourmens
Ta funeste amitié me livre.
Laisse là pour quelques instans
Paris, ton deuil et tes mourans :
Allons en Perse ; ose me suivre
Dans un sérail. Dieux ! quel essaim
De jeunes et belles captives,
Voluptueuses, tendres, vives,
Au corps d'albâtre, au plus beau sein ;
Plusieurs sur des sophas penchées,
Sortant du lit, entrant au bain,
Quelques-unes demi-couchées !

Que ne sommes-nous des sultans!
Mais vois-tu ces eunuques blancs,
Noirs, olivâtres, effrayans?
Infortunés! comme ils gémissent!
Près du plaisir ils ne l'ont pas;
Ils touchent des yeux tant d'appas,
Hélas! et jamais ne jouissent!
Voilà pourtant le sort heureux
Auquel tu voudrais, ce me semble,
Me condamner, docteur affreux!
Achève, achève; et si tu veux
Me forcer à vivre comme eux,
Bourreau, fais que je leur ressemble.
Mets au régime, tu le peux,
Mets au régime, à plus d'un titre,
Ce prélat jeune, mais goutteux,
Qui va, sortant de son chapitre,
Sur un sopha poser sa mitre,
Et catéchise avec ferveur
Une beauté très-peu chrétienne
Qui, distraite sur son bonheur,
Voit jouer sa petite chienne
Avec la croix de monseigneur.
Au régime encore, au régime
Ce duc, ce vieillard de vingt ans,
Le moins renommé des amans,
Indigne à jamais de l'estime
De toute femme à sentimens!

Un régime bien plus sévère
A ce jeune objet né pour plaire
Qui, trop caressé des Amours,
Se livre à leur douceur perfide,
Et, de voluptés trop avide,
Flétrit la fleur de ses beaux jours.
Deux mots enfin sur tes tablettes
Pour un docteur frais et vermeil,
Admis à l'instant du réveil,
Admis à l'heure des toilettes.
On me le gâte, on le chérit;
De telle femme qu'il guérit
La reconnaissance est extrême,
Et du régime qu'il prescrit
Il a, je crois, besoin lui-même.
Mais quel soupçon vient m'alarmer?
Je t'ai fait connaître Corinne;
Voir ma Corinne c'est l'aimer:
Ta main sur cette main divine
Erra long-tems; j'en fus jaloux,
Et je fus près de te le dire;
Je te vis lui tâter le poulx,
Je te vis même lui sourire.
Depuis ce jour j'ai remarqué
Que tu viens me parler sans cesse
Et d'air natal et de sagesse...
Traître! te voilà démasqué.
Adieu; je cours chez ma maîtresse.

Par Barthe.

A ROSINE.

Si dans mes vers j'osais décrire
La noble fierté de tes traits,
Ton regard tendre, ton sourire,
Ton coloris brillant et frais,
Et ton esprit fait pour séduire
Bien plus encor que tes attraits,
Chacun dirait que, comme Apelle,
Peintre subtil et tendre amant,
J'ai pris un trait de chaque belle
Pour en former un tout charmant.
Oui, Rosine, plus le modèle
Serait saisi dans ce portrait,
Plus le tableau serait fidèle,
Et moins encore on me croirait.
Un amant peint-il ce qu'il aime,
Il peint l'objet le plus flatteur:

Toujours il passe pour menteur,
Dirait-il la vérité même;
Et si par malheur cet amant
Au doux accès de la tendresse
Des rimeurs joint encor l'ivresse,
Il doit mentir bien autrement.
Mais quand, rivale fortunée
Des Dumesnils et des Clairons,
Sur la scène nous te verrons
Par de grands succès couronnée;
Lorsque ton ame nous peindra
Roxane ou bien Iphigénie;
Qu'en ton jeu l'on applaudira
La tendresse à la force unie,
Et que Paris admirera
Et tes attraits et ton génie,
Alors, Rosine, on me croira.
Dans cette carrière nouvelle
Où tu vas prendre un noble essor,
A tes sermens toujours fidelle,
Pourras-tu bien m'aimer encor?
Dans une longue indifférence
Verras-tu les airs sémillans
Et l'agréable impertinence
De nos marquis vains et brillans?
Aux conquérans de la finance
N'offriras-tu dans tes beaux ans
Qu'une éternelle résistance?

Ces héros dorés et puissans
Me font trembler pour ta constance:
Hélas! ils sont si séduisans!
Dans cette heureuse destinée,
D'adorateurs environnée,
Rappelleras-tu ces momens
Où, modeste et simple grisette,
Tu préférais l'humble retraite
Du plus tendre de tes amans,
A ces palais de la mollesse
Où l'on végète sans desir,
Où la grandeur bâille sans cesse,
Où l'on a tout, hors le plaisir.
Fille heureuse de la nature,
Rosine, te souviendras-tu
Qu'ayant tes grâces pour parure,
Et ton cœur tendre pour vertu,
Tu te livrais, folle et légère,
A l'amant simple et sans détour,
Qui n'eut de charmes pour te plaire
Que sa franchise et son amour?
Ces doux plaisirs que ton adresse
Sait chaque jour multiplier,
Et tes sermens et ma tendresse
Pourrais-tu bien les oublier?
Dans la fougue du premier âge,
Où l'amour seul fait le bonheur,
A la beauté la moins sauvage

Mes sens prodiguaient leur ardeur;
Sans se fixer mes goûts volages
Erraient toujours de vœux en vœux:
Mon cœur depuis quatre feuillages
Brûle pour toi des mêmes feux.
Quel est ce charme que j'ignore
Qui dans tes fers vient m'arrêter?
Rosine, qui te voit t'adore;
Qui te connaît ne peut plus te quitter. *
Ce sein, qui jamais ne repose,
Que l'amour se plut à former,
Cet air fripon, ce teint de rose
Etaient de trop pour m'enflammer.
Qu'un autre ébloui de tes charmes,
Et satisfait de ces liens,
A ta beauté rende les armes;
Je prise en toi de plus grands biens:
Une humeur douce, une ame pure,
Un cœur sensible et généreux
De tous les dons de la nature
Sont à mon gré les plus heureux.
Si jamais une fleur si rare
Dans son éclat brille au grand jour,
Il ne faudra qu'un vent barbare
Pour l'enlever au tendre amour,
Mais d'un avenir si funeste

(*) Il est étonnant que l'on trouve ce seul vers de dix syllabes dans une épître en vers de huit.

Pourquoi vais-je éprouver l'ennui ?
De la jeunesse qui nous reste
Sachons profiter aujourd'hui ;
Fixons du plaisir qui s'envole
L'instant qui va s'évanouir ;
Sans nous charger d'un soin frivole
Goûtons en paix l'art d'en jouir.
Lorsque dans les jardins de Flore,
Au premier souffle du zéphyr,
La jeune rose vient d'éclore,
On est heureux de la cueillir.

Par Blin de Sainmore.

AUX TURCS.

Messieurs les Turcs, je vous déteste:
Quel froid, quel insipide bien
D'abuser d'un pouvoir funeste,
D'oser tout en n'inspirant rien!
S'il faut vous en croire, une femme
Naquit pour votre amusement,
A quelques attraits, n'a point d'ame,
Et trompe assez ingénuement:
Vous blasphémez... le ciel est sage;
Il communique à son image
L'étincelle du sentiment;
Un bel œil le peint et l'annonce;
Il est l'interprète des dieux,
Et ses regards sont ma réponse.
Dans nous c'est le cœur qui prononce:

Mais pour un Turc c'est trop des yeux.
Non, rien n'est tel que notre France:
Ici l'on a de la raison
Avec un grain d'extravagance;
Les femmes y donnent le ton,
Et ce sont elles qu'on encense.
Viens à nos pieds, viens-y, sultan:
Apprends à jouir de la vie;
Dépose l'orgueil du turban
Pour les pompons de ma patrie.
Posséder c'est moins que sentir:
Viens prendre aux genoux de Délie
Quelques leçons du vrai plaisir.
Qu'espères-tu de ces esclaves
Dont tu captives les beaux ans,
Qui ne trouvent dans leurs entraves
Que des oppresseurs pour amans?
Va, donne-leur la clef des champs;
Fais enfin chérir ta hautesse,
Et tu verras en peu de tems
Que la liberté qu'on nous laisse,
Développant les sentimens,
Ne nuit jamais à la sagesse.
Signé par nous, graves docteurs,
Pensant sous des bonnets de fleurs,
Et dictant des lois à l'Asie
Le soir après la comédie.

Par la comtesse de B***.

A LAURE.

Il était grand jour, et l'Aurore
Faisait place aux feux du matin:
Comblé du plus heureux destin
En sortant des bras que j'adore,
J'ai quitté ce lit clandestin,
Où puisses-tu dormir encore!
Ce jour m'a paru plus charmant,
L'air plus pur, la terre plus belle;
Zéphire allait plus mollement
Caresser la moisson nouvelle;
L'onde baignait plus lentement
La rive qui fleurit pour elle.
Ainsi, par un enchantement,
La nature se renouvelle
Aux yeux satisfaits d'un amant.

Tout s'épure aux traits de sa flamme;
Tout se meut par son mouvement,
Et devant lui chaque élément
Reçoit le charme de son ame.
O calme, ô repos de mon cœur!
Tu n'étais point cette langueur,
Ni cette faiblesse mourante
Qui terrasse un amant vainqueur;
Mais cette joie étincelante,
Cette sérénité brillante
D'un cœur content, mais empressé,
Qui jouit du plaisir passé
Par un souvenir qui l'enchante.
J'ai quitté ton divin séjour,
Moins plein de ce feu qui dévore,
Mais encor plus rempli d'amour,
Tel que Céphale au point du jour
Lorsqu'il vient de quitter l'Aurore.
Par un invincible pouvoir
Tout s'enflammait à mon passage;
L'oiseau reprenait son ramage,
Le faune sortait pour me voir,
Et la dryade, moins sauvage,
L'invitait aux plaisirs du soir.
Moi, tout rempli de ma conquête,
Je levais mon front radieux;
J'atteignais les cieux de ma tête,
Et je surpassais tous les dieux.

Mais d'une victoire si belle,
Quel que soit pour moi tout l'attrait,
Je n'ai dit qu'à l'écho fidelle
Le nom que j'adore en secret.
Seul au fond d'un bois solitaire
J'ai dit que Laure était à moi,
Et sous le cachet du mystère
J'ai tracé les vers que tu vois;
Ces vers que tu me fais entendre
Lorsqu'en tes caprices divers
Tu prêtes aux plus faibles airs
L'accent de la voix la plus tendre;
Lorsque tu chantes tour à tour
Cythère, Délos, Hippocrène;
Quand sur ta bouche de sirène
Je meurs d'amour-propre et d'amour.
Qui pourra jamais la décrire
Cette ivresse de mes esprits?
Mais qu'importe de vains écrits?
Dans mon cœur ne sais-tu pas lire?
Quel Apollon peut garantir
D'exprimer ce qu'Amour inspire?
On a tant d'ame pour sentir!
Et si peu d'esprit pour le dire!

Par BERNARD.

A Mlle CHÉRÉ.

O bel objet desiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes!
Jamais plus juste desir
N'anima mon cœur sincère:
Les belles faites pour plaire
Sont faites pour le plaisir;
Et c'en est ici l'asile
De ces plaisirs tant aimés.
La paix les tient renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier il en était plein:
J'en vois naître aujourd'hui mille;
Mille y renaîtront demain.

Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le tems soit mobile,
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramène à la ville.
Décrirai-je ces plaisirs
Que rappelle chaque aurore,
Plus rians que les Zéphirs
Quand ils vont caresser Flore?
Mais pourquoi les peindre? Hélas!
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas.
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux toutefois les peindre
Pour occuper mon loisir:
Y puissé-je réussir
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on desira!
Des plaisirs en ce cas-là
Parfait serait l'assemblage:
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous, et deux sont sages.
Providence en tout ceci,

Mélange qui, dieu merci,
Sans relâche nous ballotte,
Et nous promène à grands pas
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de cette espèce,
Et voyez courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
Tantôt les règles en jeu,
Et tantôt les purs caprices.
Voilà quant aux gens du lieu;
Voici quant à ses délices:
Sachez que, premièrement,
Le prioral hermitage
Consiste en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Très-bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend,
Selon son juste mérite.
C'est pour cela, dit l'hermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite
De la cave au galetas
Voit cette sentence écrite:
Courte messe et long repas.

Rien ne manque aux délicats:
Table en entremets féconde,
Cave où le nectar abonde,
Et la glacière à deux pas:
Les lits les meilleurs du monde;
Plume entre deux matelas,
Doux somme entre deux beaux draps,
Un calme dont rien n'approche;
Jamais le moindre fracas
De carrosses, ni de cloche:
Paix, bombance, liberté;
Liberté sans anicroche:
L'horloge, à la vérité,
(Qui voudra nous le reproche)
Rarement est remonté,*
Mais non pas le tourne-broche.
Une autre félicité,
Après *bénédicité*,
C'est de voir par la fenêtre
De notre salle à manger
Cueillir dans le potager
La fraise qui vient de naître;

(*) Piron fait ici HORLOGE masculin, comme il l'a fort bien dit lui-même:

. . . . « La poésie a ses licences..... mais
« Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

MÉTROMANIE.

De voir la petite faulx
Moissonner à notre vue
Là de jeunes artichaux,
Ici la tendre laitue,
Le pourpier et l'estragon
Qui, tout à l'heure en salade,
Va piquer près du dindon
L'appétit le plus malade.
Du même endroit nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise qui sur des clayons
Nous apporte de la crême,
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Que ne touchèrent jamais
Capperon, ni Carmeline. *
C'est elle aussi qui le soir,
En cent postures gentilles,
(Où, sans jupe ni mouchoir,
Vous seriez charmante à voir)
Dresse et redresse nos quilles,
Jeu tout des plus innocens,
Où, pour aiguiser nos dents
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons un tems
Avant que le soupé sonne.

(*) Fameux dentistes.

Le quiller est dans un bois
Qui touche à la maisonnette,
Bois d'une beauté complette,
Triste et charmant à la fois;
Bois qui peint ces lieux terribles
Où, loin des profanes yeux,
Nos druides et leurs dieux
Se rendaient inaccessibles
A nos crédules aïeux:
Mais dans ces cantons paisibles,
Et moins superstitieux,
Bois où l'Amour a des armes
A qui l'austère pudeur
Se soumettrait sans alarmes;
Bois où, même avec douceur,
Dans les plus cruels malheurs
L'amant verserait des larmes;
Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'ame s'égare et s'oublie;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte, de Paphos,
De Cythère et d'Idalie.
Jamais, en effet, l'Amour
Ne trouverait un séjour

Plus propre à son badinage:
Qu'il y serait amusé!
Car, je le sais par usage,
C'est un enfant avisé;
Dans un quinconce il est sage;
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparaissez, lieux superbes
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes,
Nous attriste le regard;
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau;
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie,
Et de l'ennuyeux niveau!
Ici l'auguste Nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime et toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit:
Sa variété relève
Une ressource éternelle
Que jamais rien ne tarit.
Qu'en ce point l'art est loin d'elle!

Son chef-d'œuvre se décrit;
Mais la beauté naturelle
Reste au-dessus du récit.
Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le tems, la hache et l'orage,
De l'engageante Chéré
Je me retrace l'image.
Ah! qu'au fond de ce bocage
Son aspect serait charmant!
Le beau lieu! l'heureux moment!
Que de fleurs sur son passage!
Que de soupirs éloquens!
Que les gages de ma flamme
Seraient tendres et fréquens!
Mais où s'égare mon ame?
O bel objet desiré
Du plus amoureux des hommes,
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes!

Par Piron.

A BOILEAU,

OU

MON TESTAMENT. 1769.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis,
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile,
Dans la cour du Palais je naquis ton voisin:
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talens bien plus que de lumière,
Dont Corneille en bronchant sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvre-feuil.
Chez ton neveu Dongois je passai mon enfance,
Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.

Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis,
Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers, t'envoyer aux galères:
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire:
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et, satirique heureux, par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.
Bientôt les courtisans, ces singes de leur maître,
Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître:
On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur;
Et sur l'amour de Dieu ta triste psalmodie
Du haineux janséniste en son tems applaudie;
Et l'Equivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père sans vigueur avorton malheureux.
Des muses dans ce tems au pied du trône assises
On aimait les talens, on passait les sottises.
Un maudit Ecossais, chassé de son pays,
Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.
L'espoir trompeur et vain, l'avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terrasson calculant son système,
Répandaient à grands flots leurs papiers imposteurs,
Vidaient nos coffres-forts, et corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'esprit : la sombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton Art Poétique.

Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
Lisaient pour tous écrits des billets au porteur.
On passa du Permesse au rivage du Gange,
Et le sacré vallon fut la place du change.
Le ciel nous envoya, dans ces tems corrompus,
Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus,
Econome sensé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.
La France était blessée : il laissa ce grand corps
Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais si Fleuri fut sage, il n'eut rien de sublime;
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts;
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
Pardon si contre moi son ombre s'en irrite;
Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
Une place à Racine, à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raison rivaux évangéliques,
Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.
Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.
J'ai vu ces factions, semblables aux brigands
Rassemblés dans un bois pour voler les passans;
Et, combattant entre eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.

J'ai vu l'un des partis, de mon pays chassé,
Maudit comme les juifs, et comme eux dispersé;
L'autre, plus méprisé, tombant dans la poussière
Avec Guyon, Fréron, Nonotte et Sorinière.
Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirans,
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre et de misère
Qui distingue mon siècle et fait son caractère,
Quels chants pouvaient former les enfans des neuf sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces tems destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées;
Aux siècles des Midas on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier;
De dépit et de honte il a brisé sa lyre.
Ce tems est, réponds-tu, très-bon pour la satire.
Mais quoi! puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot,
Des Cotins de mon tems poursuivre la racaille,
Et railler un Coger dont tout Paris se raille?
Non; ma muse m'appelle à de plus hauts emplois;
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encense,
J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance:
Je dis au riche avare : assiste l'indigent;
Au ministre des lois, protège l'innocent;
Au docteur tonsuré, sois humble et charitable,
Et garde-toi surtout de damner ton semblable.

Malgré soixante hivers escortés de seize ans,
Je fais au monde encore entendre mes accens.
Du fond de mes déserts aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande justice:
Je l'obtiendrai sans doute, et cette même main
Qui ranima la veuve, et vengea l'orphelin,
Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proscrite, et non déshonorée.
Ainsi je fais trembler, dans mes derniers momens,
Et les pédans jaloux, et les petits tyrans.
J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime, et voilà ma satire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Détestables cagots, infames délateurs!
Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître
De vos traits empestés me vengera peut-être.
Oui, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre
Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.
Nous nous verrons, Boileau; tu me présenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras:
Je pourrais t'amener, enchaînés sur mes traces,
Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses;
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer:
Des serpens d'Alecton nous les verrons fesser;
Mais je veux avec toi baiser dans l'Elysée
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.

J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever.
Et si ton goût sévère a pu désapprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauds effarés dire mon sentiment;
Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres:
S'ils ont des préjugés j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme, et Chapelle et Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
Partons: dépêche-toi, curé de mon hameau;
Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

Par VOLTAIRE.

A MON AMI,

le jour de sa fête.

Comte, point de cérémonie,
Point de tumultueux apprêts;
Point de ces feux dont l'Ausonie
A tant varié les effets;
Sous le cintre de tes bosquets
Point de bal, point de symphonie:
Beaucoup d'amitié, peu de frais,
Et voilà ta fête finie.
Vois d'ailleurs l'affreuse saison:
Flore rembrunie, éplorée,
S'enfuit toute décolorée
Dans les serres de Trianon.
L'art, par des nuances nouvelles,

Y rajeunit ses agrémens;
Mais il faut des fleurs naturelles
A côté de nos sentimens:
Les plus simples sont les plus belles.
Sois heureux, et que la santé,
De sa main brillante et fleurie,
Verse sur le soir de ta vie
Le calme et la sérénité!
Le nombre des ans s'accumule;
Une faiblesse ridicule
Nous en fait mesurer le cours:
Ah! crois-moi, Comte, les beaux jours
Sont suivis d'un beau crépuscule.
Imite ces vieillards sensés
Qui, de tous soins débarrassés,
Laissent, sans trouble, aux destinées
Tourner entre leurs doigts glacés
L'heureux fuseau de leurs années.
Ainsi du sage Anacréon
Chaulieu, renouvelant l'exemple,
Allait dans les soupers du Temple
Réchauffer sa froide saison.
Quitte enfin la retraite obscure
Où tes chagrins vont se cacher:
L'amitié consolante et sûre
Quand l'Amour fuit vient t'y chercher:
Ses caresses sans imposture
Doivent-elles t'effaroucher?

Son charme, sa volupté pure
Au plaisir doit te rattacher,
Et de l'âge adoucir l'injure:
L'astre du jour à son coucher
Sourit encore à la nature.

Par COLARDEAU.

A MADEMOISELLE ***.

Du ciel, Philis, vous eûtes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli visage,
Des bras, des mains, un teint, et cætera.
Vous chantez bien, votre voix est charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
Avec scrupule observer la cadence:
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier quand votre main brillante
Joue avec art une pièce savante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien;
Et voilà tout. Moi je dis sans mystère
Qu'à vos talens vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'est point là flatter;
Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,

Je le sens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous sera fort utile:
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor; je vous en convaincrai.
Premièrement, ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne savent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle:
Ils regardaient, Philis; ils parleront.
En s'animant du feu de la pensée,
Vous sentirez, et vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empressée
D'amans nouveaux, au son de l'instrument
Que votre main plus légère et plus sûre
Dès cet instant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la mesure,
Ou fredonner l'air tendre et gracieux
Que vous jouez, et qu'expriment vos yeux?
Si vous dansez ils admirent vos graces,
Cet air plus vif, cette tête, ces bras;
La Volupté semble tracer vos pas,
Et mille Amours s'empressent sur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment,
Mais n'en dit mot, et vous fait compliment.
Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le dieu qui régnera sur vous,
De votre voix les sons à mon oreille
Seront alors plus touchans et plus doux;

Vous me verrez tomber à vos genoux.
Aimez, Philis, et vous serez parfaite;
Si vous n'aimez soyez du moins coquette.
J'ai jusqu'ici parlé pour votre bien;
M'est-il permis de parler pour le mien?
Si vous sortez de l'état insipide
Où votre cœur languit dans ses beaux jours,
Jeune Philis, souvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous servir de guide.
En profitant de mes sages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritaient un prix.
Je ne viens point demander pour salaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucherait.
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire;
Je vais chercher comment on vous plairait.

Par SAINT-LAMBERT.

A GLYCÈRE.

O très-séduisante Glycère,
Ecoutez-moi ; j'aurais tout bas
Une question à vous faire :
M'aimez-vous, ne m'aimez-vous pas?
Répondez et soyez sincère.
Je sais très-bien que la beauté,
Fausse quelquefois par prudence,
Sait ménager la vanité
Au même instant qu'elle l'offense,
Et désarmer par le silence,
Les doux propos ou la gaîté,
Un questionneur entêté
Qui veut savoir ce qu'elle pense,
Et ne plus être ballotté
Entre la crainte et l'espérance.
Parlez sans ambiguité,

Affligez-moi sans indulgence;
Point d'obligeante obscurité:
Dire une fois la vérité
Ne tire point à conséquence.
D'honneur, l'Amour est sans pitié:
En butte à sa rage inhumaine,
Esclave très-humilié,
Avec du tems et de la peine,
En me débattant dans ma chaîne,
Enfin je m'étais délié;
Et, fuyant à travers l'orage,
Porté sur les flots à la nage,
J'entrais au port de l'amitié.
Là, recueillant sur le rivage
Quelques débris de ma raison
Par bonheur sauvés du naufrage,
Détrompé de l'illusion,
Sans grands plaisirs, sans passion,
Vivant à peu près comme un sage,
J'avais, au défaut du bonheur,
La paix et le calme du cœur.
Loin de regretter son délire,
Je bravais l'amour, quand, hélas!
Je vis tes dangereux appas,
Tes jolis yeux et ton sourire,
Dont je ne me défiais pas.
Tu me parles, ta voix m'attire;
Tes yeux m'attaquent, je combats:

Mes projets, mon expérience,
Tu détruis tout cela d'un mot,
Et je suis presque sans défense
Pris dans tes filets comme un sot.
Quel destin! coquette et légère,
Aimant peu, ne songeant qu'à plaire,
Je vois qu'un amant bien loyal
Jusqu'ici ne te convient guère;
Que ton cœur enfant lui préfère
Les jeux, les pompons et le bal;
Que, sous ton empire inégal...
Mais qu'y faire enfin? Je t'adore
Sans trop compter sur le retour,
Et, leurré par toi dans ce jour,
A tes pieds je m'empêtre encore
Dans tous les gluaux de l'amour.

Par Bonnard.

MON DÉPIT.

A ASPASIE.

Que la foule en vain s'extasie
Aux pieds des autels de l'Amour;
Moi j'abjure sa frénésie:
Ce dieu perfide, en un seul jour,
A sur moi versé tour à tour
Et la ciguë et l'ambroisie.
Près de lui j'ai vu le Plaisir
A deux pas de la Jalousie,
La Crainte à côté du Desir;
Du masque de l'Hypocrisie
J'ai vu la Candeur se couvrir;
Dans l'œil amoureux d'Aspasie
J'ai vu cent fois naître et mourir

Le noir flambeau du Repentir,
Et l'éclair de la Fantaisie.
J'étais absent depuis trois jours;
Depuis trois jours avec constance
J'assaisonnais tous mes discours
De ces mots que fuit la Décence,
Qu'on pardonne à l'Effervescence,
Et qu'inscrivit l'Impatience
Dans le bréviaire des Amours.
Hélas! je croyais qu'une femme
Pouvait aimer de bonne foi;
J'étais absent... Pardon, madame;
Je vous plaignais autant que moi:
Je me flattais que quelques larmes
Auraient signalé vos douleurs;
Je m'attendais à des alarmes;
Je courais essuyer vos pleurs.
Fidèle amant de l'apparence,
Et déjà presque consolé,
Je franchissais en espérance
Un appartement isolé
Qui bientôt, sous l'œil du mystère,
Conduisait ma timidité
Jusqu'à ce boudoir solitaire,
Tendre et discret dépositaire
De la langueur imaginaire
Et des vapeurs de ma beauté.
Marton, soubrette un peu profane,

Par pitié m'avait introduit
Dans ce voluptueux réduit,
Où le coussin d'une ottomane,
Eclairé d'un jour séducteur,
Promet, en m'offrant sa mollesse,
Un doux réveil à la tendresse,
Un long sommeil à la pudeur;
Dans ce délicieux asile
Où l'on n'entre qu'à petits pas,
Où tout semblait être tranquille,
Mais où mon cœur ne l'était pas.
J'ai dix-huit ans, je suis poète:
Chez moi l'amour est un besoin:
La poésie est peu discrète,
Et mon délire allait plus loin.
D'une rêverie inquiète,
L'objet ensemble et le témoin,
J'approchais, vous étiez muette:
Mais je rompais le talisman...
Enfin, que sais-je?... dans ma tête
De la plus séduisante fête
J'avais arrangé le roman;
Les plaisirs et votre défaite
En couronnaient le dénouement:
L'illusion était parfaite;
C'était le rêve d'un amant.
Enfant des nuits, un heureux songe
S'envole à l'aspect du soleil;

Il emporte le doux mensonge
Qui réjouissait mon sommeil.
Ainsi l'espérance éphémère
Echappe à mon cœur agité!
Ah! demeure, aimable chimère;
Tu vaux mieux que la vérité!
Souvenez-vous de ma surprise
Quand je vous vis dans ce salon,
Entre Aglaé, Laure et Florise,
Près de l'impertinent Damon,
Analysant avec franchise
La mode et le nouveau pompon,
Badinant avec la raison,
Et divinisant le jargon
Qu'avec moi votre goût méprise.
Je fus témoin de vos éclats,
Je vous vis... mais pour moi j'ignore
Ce que je fis, ou ne fis pas.
J'approche... vous riez encore;
Vous riez... de mon embarras.
Hélas! je rougissais, madame;
J'en conviens... mais c'était de voir
Que vous préfériez dans votre ame
Le salon brillant au boudoir,
L'éclat brûlant de vingt bougies
A la pâleur d'un demi-jour,
Au tête à tête les orgies,
Et le tumulte au tendre amour.

J'enrageais... piqué de l'outrage,
Dans un coin j'allai me cacher...
Mais vos yeux vinrent m'y chercher:
On est si sot quand on enrage!
Un bel œil a tant de pouvoir!
J'approche, et du ton le plus tendre:
« Madame, hélas! daignez m'entendre:
« Trois jours... trois siècles sans vous voir
« Ont enfin lassé ma constance.
« De grâce, calmez mon effroi:
« J'étais malade en votre absence;
« Parlez, auriez-vous, comme moi,
« Senti cette affreuse influence?
« Et ce teint, cet œil enchanté
« Ne doivent-ils qu'à ma présence
« L'éclat de la convalescence
« Et les roses de la santé?
« Ah! parlez, divine Aspasie;
« Ce coloris est moins brillant.
« L'absence est une maladie:
« Je fus trois jours à l'agonie;
« Je ressuscite en vous voyant.»
Vous m'écoutiez, et l'ironie
Animait un rire charmant
Qui promettait une saillie
Au lieu d'un tendre sentiment.
« Vraiment vous m'avez attendrie:
« Calmez vos aimables terreurs.
« Vous le savez, à la folie

« Je dois mes brillantes couleurs,
« Grâce au ciel... la mélancolie.
« De mon teint respecte les fleurs:
« Hier on me trouva jolie...
« Je n'ai perdu que mes vapeurs. »
Et vous pensez que pour vous plaire
On vous entendra sans colère
Préconiser avec gaîté
Et votre insultante beauté
Et votre enjouement salutaire!
Non, non, madame, en vérité.
Vainement vous m'avez vanté
Votre fraîcheur enchanteresse;
Non, je n'en suis point enchanté:
Ayez un peu moins de santé,
Et montrez-moi plus de tendresse.
Sachez qu'une aimable pâleur
Sied dans les tourmens de l'absence;
Que l'embonpoint et la fraîcheur
Sont enfans de l'indifférence;
Que dans deux yeux presque abattus
La sensibilité repose;
Que souvent, bien plus que la rose,
Le lis plaît au fils de Vénus;
Que, sans Zéphire et son haleine,
Flore n'a plus son teint charmant;
Et qu'à l'absence d'un amant
On doit au moins... une migraine.

Aux armes, enfant de Cypris!
Viens, partage ma frénésie:
Amour, venge-moi d'Aspasie;
Tu dois punir tes ennemis.
Que le phosphore du caprice
Tombe à l'aspect de ton flambeau!
Belles, redoutez sa justice;
L'Amour n'est plus ce dieu propice
Qui vous couvrait de son bandeau:
Tremblez!... Que dis-je? ah! je m'égare;
Craignez-vous le dieu du plaisir?
Non, non, mesdames, le barbare
Vous aime trop pour vous punir:
Riez en paix de nos disgraces,
N'ayez pour nous que des attraits,
Entassez forfaits sur forfaits;
L'Amour pardonne tout aux Graces.
Mais pourquoi fatiguer les dieux
De mes inutiles querelles?
Les sons plaintifs des tourterelles
Auraient attendri nos aïeux:
Tout est changé, tout est au mieux;
L'Amour, les amans et les belles.
L'Amour est un dieu de bon ton;
Aux amans il prête des ailes;
Et, pour de plus brillans modèles,
Nos belles ont quitté Platon.
Suivez la moderne méthode,

Jeune Aspasie; en bonne foi
Il vous sied bien d'être à la mode;
Persiflez d'un être incommode
Les langueurs et le tendre effroi;
Souriez en voyant mes larmes,
Soyez plus belle loin de moi;
Tout est permis avec vos charmes.
Ah! s'il se peut de votre amant
Pardonnez les plaintes amères;
Un poète peut aisément
Embrasser d'antiques chimères.
Cependant, j'en fais le serment,
J'aimerai votre indifférence,
Puisqu'il faut tout aimer en vous:
Mais en vous immolant mes goûts
Laissez-moi la douce espérance
De pouvoir dire à vos genoux:
O vous qui ne savez que plaire,
Montrez-moi l'art de vous charmer;
Je vous apprendrai l'art d'aimer,
J'embellirai mon écolière.

Par Gaouvella.

A Mlle LUZZI,

qui traitait l'auteur de fou au parquet de la Comédie Française.

Luzzi, cet avis-là m'enchante;
Mais le méritais-je, et par où?
Vraiment la réponse est touchante!
Quand je dis : vous êtes charmante,
On me répond : vous êtes fou.
Je suis donc fou quand je répète
Que, tour à tour, ton œil coquin
A le regard fier ou malin
D'une reine ou d'une soubrette?
Je suis fou quand je dis aussi,
En voyant ta bouche sourire,
Qu'au sein de l'amoureux empire
L'autre Vénus sourit ainsi;

Quand je dis que l'Amour malade
Guérirait par un seul baiser
De ta bouche où vont reposer
Tous les Amours en embuscade;
Et qu'au moment délicieux
Où ton gosier mélodieux
A ton souris joint ses merveilles,
Le sourd serait pris par les yeux,
Et l'aveugle par les oreilles?
Je suis fou lorsqu'à ta beauté,
Qui me paraît toujours nouvelle,
Je trouve un air de nouveauté;
Quand je te vois toujours plus belle;
Quand je dis que l'œil, de tes traits
Observant l'heureux assemblage,
Voit toujours le même visage,
Et jamais les mêmes attraits?
Si cela s'appelle folie,
J'ai des complices à foison;
Il faudra que de compagnie
Tout Paris aille à Charenton.

Par IMBERT.

AUX SAUVAGES.

Loin des bords chéris de la France
Vous avez le front d'être heureux!
Mes amis, connaissez-vous mieux,
Et voyez votre impertinence.
Il est vrai que ces orangers,
Témoins de vos jeux, de vos fêtes;
Ces bois où les zéphyrs légers
Balancent l'ombre sur vos têtes;
Vos solitaires lataniers,
Les perles sur nos pas semées;
Ces fruits qui rompent vos paniers,
Et les richesses parfumées
Qui colorent vos bananiers,
Les grains pourprés de vos grenades,
Et vos ananas couronnés;
Le lait des palmiers fortunés,
Vos prés, vos vallons, vos cascades,

Annoncent des prédestinés.
Mais sous vos huttes, pardonnez,
Quand je vois vos pipes fumantes,
Vos crânes ronds et cotonnés,
Vos longues oreilles pendantes,
Vos nez camus et basanés,
Vous ne me semblez, je vous jure,
Que des enfans déshérités,
Que la dédaigneuse Nature
Loin de nos climats enchantés
A relégués à l'aventure:
Nous sommes ses enfans gâtés.
Vivent nos superbes rivages,
Nos mœurs, nos arts et nos écrits!
Que je vous plains, mes chers sauvages,
De n'avoir jamais vu Paris!
Nous fûmes quelque tems volages,
De cent bagatelles charmés;
Assis enfin au rang des sages,
Nous avons changé nos usages,
Et les enfans se sont formés.
Nous brisons le hochet frivole
De la légère illusion;
Des riens le char doré s'envole,
Et la nation la plus folle
Tient le sceptre de la raison.
Nous bannissons les goûts futiles,
Les tyranniques préjugés:

Tous les citoyens sont utiles;
Tous les grands seigneurs sont rangés.
Autrefois couronnés de roses,
Nous n'aimons plus que les lauriers:
Nous sommes au siècle des choses;
Tout pense, jusqu'aux financiers.
Adieu ta charmante méthode,
Gatti : nous sommes détrompés;
La santé revient à la mode,
La gaîté préside aux soupés.
L'amour parmi nous n'a plus d'ailes,
Et suit toujours le sentiment;
Les époux tendres et fidèles
Vivent comme des tourterelles,
Et s'adorent, dieu sait comment!
A quinze ans la beauté discrette
Oserait à peine rêver;
Les femmes... c'est une disette,
Et l'on ne peut plus en trouver.
Si vous connaissiez nos coulisses,
Nos chars transparens, nos palais,
Le boudoir des jeunes actrices,
Nos cuisiniers, nos chapeaux suisses,
Tous nos déguisemens anglais,
Nos fiers cochers aux gros bouquets,
A la moustache germanique,
Et la fureur épidémique
De n'avoir plus l'air d'un Français,

Vous verriez bien, troupe insensée
Qui n'avez point de colysée,
De grands sauteurs, ni d'arlequin,
Que d'un dieu bienfaisant et sage
Nous seuls annonçons le dessein:
L'Européen est son ouvrage;
Mais le nez plat d'un Africain
Ne saurait être son image.

Par Bertin.

AUX CHEVAUX DE FRANCONI.

Sur nos petits et grands tréteaux
On nous a fait voir des cachots,
Du diable la demeure noire,
Le paradis, le purgatoire,
Des cavernes et des tombeaux.
Tout est de mode, et tout varie:
Scène nouvelle, acteurs nouveaux:
Il nous manquait une écurie,
Des palfreniers et des chevaux.
Malgré le blâme opiniâtre
Du journaliste acariâtre
Attentif à tout décrier,
Moi j'aime assez sur un théâtre
A voir figurer un coursier.
Des chevaux de superbe allure,
Que gouvernent leurs écuyers,

Voir des ânes, je vous le jure,
Avec leurs bâts et leurs paniers,
Est un peu plus dans la nature
Que des diables et des sorciers.
Vraiment, quelquefois, je le pense,
Un cheval tient à l'action,
Et dans plus d'une circonstance
Indispensable est sa présence
Pour completter l'illusion.
Un suzerain de haut parage
Va-t-il à pied comme un vassal?
Non; quand un chevalier voyage
Il doit voyager à cheval.
Des us, des mœurs, du caractère
On a perdu le *memento:*
Le fier Tancrède chez Voltaire
A l'allure de Figaro;
Robert, qu'une armée accompagne,
A l'air d'un pauvre fantassin:
Cet Attila de l'Allemagne
La parcourt en vrai pélerin
Qui serait de retour d'Espagne
Avec le bâton à la main.
Pour le costume j'intercède,
Et sa fidélité requiert
Qu'on donne un cheval à Tancrède,
Qu'on donne un cheval à Robert.
Pour observer la convenance

Des lieux, des usages, des mœurs,
Pour étonner les spectateurs
Par un grand trait de vraisemblance,
Je voudrais (et ce serait beau)
Que dans la Mecque, sa conquête,
Mahomet, le turban en tête,
Entrât monté sur un chameau.
On y viendra, c'est immanquable;
Tant nous prenons aux boulevarts
Le goût du vrai, du raisonnable,
Et de respect pour les beaux arts.
Par des essais préliminaires
On nous prépare aux grands tableaux:
En attendant les dromadaires
Nous avons déjà les chevaux.
Cette ressource est magnifique:
A nos grands faiseurs désormais
Je la conseille, et je l'indique
Pour nos plaisirs et leurs succès.
A celui du plus faible ouvrage
Jamais un cheval ne nuira,
Et c'est du moins un personnage
Que personne ne sifflera:
Sur le théâtre il caracole;
Chacun son rôle, il fait le sien;
Et, quoiqu'il n'ait pas la parole,
La pièce peut n'y perdre rien.
Il est de scéniques merveilles

Dont le bon public fait grand cas,
Mais où pourtant il ne va pas
Pour le plaisir de ses oreilles.
L'auteur a tout fait pour le mieux;
Et, quand le dialogue ennuie,
Avec de la cavalerie
Il jette de la poudre aux yeux.
Salut, noble et superbe race
Des Alfânes et des Bayards!
Ainsi dans les champs de la Thrace
Manœuvraient les chevaux de Mars.
Je vous ai vu, d'abord tranquilles,
A petits pas, sur quatre files,
Marcher majestueusement,
Tourner et retourner, dociles
Au plus précis commandement,
Et soudain, à la course agiles,
Toujours alignés et d'aplomb,
Déployer un superbe front,
Et vous arrêter immobiles.
Mais pour vous, au signal donné,
S'ouvre une carrière nouvelle:
Bellone à ses jeux vous appelle;
Le clairon de guerre a sonné.
Les batailles! ce sont vos fêtes;
Fiers et majestueux toujours,
Vous redressez vos belles têtes
Au bruit prolongé des tambours.

C'était charmant. Le beau tapage!
Le théâtre, jonché de morts,
Paraissait celui du carnage;
Sous le canon qui faisait rage
Croulaient d'immenses châteaux-forts:
Sur de vastes monceaux de cendres
Vous étiez tous, beaux destriers,
Autant de Bucéphals guerriers,
Montés par autant d'Alexandres.
L'acte fut chaud, bien applaudi:
Le spectateur était ravi;
Il respirait avec délices
L'odeur de la poudre à fusil
Que l'on brûlait dans les coulisses.
Un connaisseur fin, dieu merci,
Disait de la meilleure grace:
Il est des pièces à la glace;
Mais elle a du feu celle-ci.
Des flageolets et des musettes
L'accord tendre, voluptueux
Succède aux accens belliqueux
Des timbales et des trompettes;
Car toujours un petit ballet
Se donne au retour des batailles:
Rien de plus galant en effet
Pour égayer des funérailles.
Or, on ne voit à l'Opéra
Que des bergers, que des bergères,

Plus ou moins légers et légères;
Quelques diables par-ci, par-là,
Pour varier les caractères.
Rien de merveilleux à cela,
Et cela ne charme plus guères.
Mais, ô prodige! en vérité,
Que de quelque chose on s'étonne
Après la singularité
D'une anecdote aussi bouffonne:
J'ai vu... j'en fus épouvanté;
Le croiras-tu, postérité?
Un menuet, dieu me pardonne,
Par des chevaux exécuté!...
Par des chevaux, l'air à la danse,
Sautant dans la toute élégance
En vrais élèves de Vestris,
Et fidèles à la cadence
Comme Pérignon et Trenitz.
A cette scène intéressante
De l'universel *allegro*
L'expression retentissante
Perça la voûte en *crescendo:*
Aussi bruyant que le tonnerre,
D'échos en échos infinis,
Monta le bravo circulaire
De l'humble plaine du parterre
Aux sommités du paradis.
Onc on n'obtint succès semblable;

Et le bon public défila
En répétant : « C'est incroyable;
« On n'a rien vu comme cela. »
Hé bien! au sein de tant de gloire
Vous n'en étiez pas, mes amis,
J'en atteste votre auditoire,
Le moins du monde enorgueillis.
D'un amour-propre outre mesure
Que d'auteurs par fois sont bouffis,
Et n'ont pas été, je vous jure,
A beaucoup près tant applaudis!
Mais, présomptueux que nous sommes!
Nous nous gloriolons pour rien,
Et les chevaux, je le vis bien,
Sont plus modestes que les hommes.
Des amateurs, quoi qu'il en soit,
Recevez le tribut d'estime,
Le remercîment unanime,
Et les complimens qu'on vous doit.
« Ma tragédie est ton ouvrage,
« Gaussin, puisque tu l'embellis. »
Voltaire ainsi faisait l'hommage
De vers au théâtre applaudis.
Si donc, de l'aveu du poète,
A ceux qui le font réussir
Du laurier qu'il vient de cueillir
Appartient la palme complète,
Tenez, soyons justes et vrais,

Et concluons, sans épigramme,
Que des chevaux ont fait un drame,
Puisqu'ils en ont fait le succès.

Par ARMAND CHARLEMAGNE.

A Mlle DE GUISE,

sur son mariage avec M. le duc de Richelieu. 1734.

Un prêtre, un oui, trois mots latins
A jamais fixent vos destins,
Et le célébrant d'un village
Dans la chapelle de Montjeu
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu,
Avec Richelieu, ce volage
Qui va jurer par ce saint nœud
D'être toujours fidèle et sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu
Nous rassurent bien davantage
Que les sermens qu'il fait à Dieu.

Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance:
Ils diront, voyant vos attraits:
Dieux! quel plaisir que la vengeance!
Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable:
L'heureuse loi du talion
Est des lois la plus équitable.
Quoi! votre cœur n'est point rendu!
Votre sévérité me gronde!
Ah! quelle espèce de vertu
Qui fait enrager tout le monde!
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu soit l'unique maître?
Est-il dit qu'il ne sera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être?
Soyez donc sage, s'il le faut,
Que ce soit là votre chimère;
Avec tous les talens de plaire
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble et pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous souhaite un vrai bonheur;
Mais voilà la chose impossible.

Par VOLTAIRE.

A UNE JOLIE DÉVOTE.

Quoi! tu voudrais me convertir!
A tes vœux puis-je être docile?
Tu défends le moindre desir,
Et tes yeux en font naître mille:
Tu voudrais que de mon péché
J'eusse une douleur bien amère,
Et je ne puis être fâché
Que de ne t'en voir jamais faire.
L'homme ici bas ne fut jeté
Que pour y faire pénitence:
Je connais cette vérité;
Mais je n'y crois qu'en ton absence.
Lorsque tu me prêches la foi
Mon cœur veut te donner la sienne:
La grâce eût triomphé de moi;
Mais résisterais-je à la tienne?

Si d'un Dieu tu peins la grandeur
C'est dans un si joli langage,
Que j'oublierais presque l'auteur
Pour n'admirer que son hommage.
Tu veux en vain guider mes pas
Dans une nuit aussi profonde;
Qui t'entend, ou voit tes appas,
Thémire, est trop bien ici bas,
Pour s'occuper de l'autre monde.

PAR L'HERMITE DE MAILLANE.

A UNE INFIDELLE.

Me voilà donc sûr de mon fait!
Je suis trompé : c'est incroyable.
Un beau jeune homme, grand, bien fait,
Plaire aux yeux d'une femme aimable,
Recevoir pour prix d'un billet
Le billet le plus agréable,
Puis, dans certain réduit secret
Où brille à peine le reflet
D'un crépuscule favorable,
Par une main très-charitable
Introduit comme amant discret,
Annoncer bientôt un projet
Qu'on trouve très-déraisonnable,
Très-insolent... très-pardonnable,
Oui, c'est incroyable, en effet.
Mais que faut-il que je devienne,

Moi, Madame, feu votre amant?
Je n'ai jamais, qu'il m'en souvienne,
Senti l'attrait du changement,
Ni faibli dans mon sentiment.
Depuis qu'à votre seule vue,
Le cœur pris, la tête perdue,
J'osai, pleurant à vos genoux,
Vous faire l'aveu de ma flamme,
Essayer d'attendrir votre ame,
Braver votre charmant courroux,
Vous nommer cruelle, barbare
Quand vous me trouviez importun,
Et finir, ce qui n'est pas rare,
Par n'avoir pas le sens commun;
Depuis ce jour trop mémorable,
Parlez, Madame, dites-moi,
Quel forfait m'a rendu coupable:
Vous ne m'aimez plus, et pourquoi?
—Le tems...—Fort bien; charmante excuse!
Vous allez m'opposer le tems!
Je sais qu'à la longue tout s'use,
L'esprit, le corps, les sentimens;
Mais j'étais crédule et sincère,
Je vous aimais éperduement;
Auprès de vous ma vie entière
Aurait passé comme un instant.
Sans cesse occupé de vous plaire,
Je vivais par vous et pour vous;

L'amour était ma seule affaire
Et mon passe-tems le plus doux;
Libre de peine, exempt d'alarmes,
Les yeux fermés, les yeux ouverts,
Je ne voyais rien que vos charmes;
Ils peuplaient pour moi l'univers.
Prodigue de tendres hommages,
A peine, hélas! je vous quittais,
Que déjà je vous écrivais
Des billets de sept à huit pages,
Où Dieu sait si j'extravaguais!
Et dans mes accès poétiques
Il fallait m'entendre et me voir!
C'est vous, le matin ou le soir,
En vers gais ou mélancoliques,
Oui, vous seule que je chantais.
Votre nom semblait fait exprès
Pour m'embraser d'un feu lyrique.
Rembrunissant mon front comique,
Cent fois pour vous j'ai fait les frais
D'une romance pathétique,
Où je me tuais, m'enterrais
De la façon la plus tragique.
Le tems enfin ne pouvait rien
Contre un cœur trop bon et trop tendre;
J'adorais mon heureux lien:
Le vôtre avait beau se détendre,
Chaque instant resserrait le mien.

A présent quelle différence!
Pour moi plus de félicité;
Que dis-je? plus de confiance.
Irai-je auprès d'une beauté,
D'abord contrainte à se défendre,
Dire : « Madame, on m'a quitté;
« Ayez la bonté de me prendre? »
Elle rirait de ma candeur,
Et ferait bien. D'ailleurs nos dames
D'un amant approuvent l'ardeur;
Mais il faut que ces bonnes ames
Le sachent alors en faveur,
Et qu'elles puissent, par honneur,
L'enlever à cinq ou six femmes:
S'il est piquant de s'en passer
Pour quelques jours, la fantaisie,
L'orgueil veut que l'on répudie
L'amant qu'une autre a pu chasser.
Dans cet état que dois-je faire?
Madame, au moins conseillez-moi.
De mourir m'imposer la loi,
Risquer un trépas volontaire,
Ce serait dur; et cependant
Je pourrais, un peu moins prudent,
Prendre ce parti téméraire.
Amant très-pur des doctes sœurs,
Réduit à leurs chastes faveurs,
Que nul sans doute ne m'envie,

Dans une dolente élégie,
Dois-je déplorer mes malheurs,
Peindre le tourtereau fidelle,
Séparé de sa tourterelle,
Roucoulant ses longues douleurs,
En lamentable kyrielle,
Et par cette image cruelle
De tous les yeux tirer des pleurs?
Non, Madame, point d'élégie;
Non, point d'hommages inconstans;
Point de trépas avant le tems
Où je devrai quitter la vie;
J'attendrai bien patiemment:
Que sait-on? vers le dénouement
Votre roman peut-être avance.
Il ne faut qu'une circonstance,
Qu'un caprice, qu'un seul moment
Pour que mon successeur charmant,
Malgré toute sa confiance,
Soit éconduit très-poliment.
Pouvant alors saisir la chance,
Dans mon cœur naturellement
Je sens renaître l'espérance.
Nous sommes veufs également,
Et le veuvage est un tourment
Plus importun que l'on ne pense.
J'arrive chez vous tout tremblant,
Vous demande la préférence,

Et je l'obtiens en calculant
Quelques heures de résistance :
D'un mari doux, accommodant
Ainsi j'imite la prudence.
Après le raccommodement
Je ne vois guère d'apparence
A quelque nouveau changement.
Nous nous lions par un serment
De nous aimer avec constance;
Et toutefois appréhendant
Le retour de l'indifférence,
J'exige, moi, très-sagement,
Qu'arrivant pareille occurrence,
Vous veuillez bien, par complaisance,
Avant de choisir un amant,
Me prévenir huit jours d'avance.
Tel est, Madame, le parti
Auquel doucement je m'arrête;
Et je me tiens pour averti
Qu'il me revient un tête à tête.
Le malheureux qu'on a banni,
Errant sur un lointain rivage,
D'un œil par les larmes terni
Revoit toujours la douce plage
Qu'il abandonna malgré lui;
Et lorsqu'enfin le jour a lui
Où doit cesser son infortune,
Loin de songer que la fortune

Fut trop long-tems sourde à ses cris,
Doué d'une ame généreuse,
Il jouit de l'idée heureuse
Qu'il va rentrer dans son pays.

Par Vieux.

A M. LE MARQUIS DE X***.

Toi qui réunis à la grace,
Cet esprit vif, ingénieux,
Qui, de chaque objet sérieux,
Effleurant toujours la surface,
L'embellis toujours à nos yeux;
Jadis page d'un jeune prince,
Toi que le dieu Mars a conquis,
Dis-moi comment peux-tu, marquis,
T'ensevelir dans ta province,
Quand Momus, roi du carnaval,
Nous ouvre en folâtrant son temple,
Dans un costume original,
Des chasseurs du canton l'exemple,
Tu fais siffler le plomb fatal,
L'effroi des perdrix et des cailles,
Ou tout le jour, comme un Anglais,

Au travers de mille broussailles,
Poursuis un renard sans succès.
Peut-être, affichant la tendresse,
Te voit-on, Céladon nouveau,
Mourant d'amour et de tristesse,
Faire porter dans ton château
Le deuil d'une vieille maîtresse.
Laisse, crois-moi, ce passe-tems
A la dolente bourgeoisie,
Qui croit qu'un amour de vingt ans
N'est qu'une simple fantaisie:
Aux pieds d'une nymphe jolie
Viens vîte expier ton erreur;
Je ne réponds pas de son cœur:
Mais tu changeras de folie,
Et c'est beaucoup pour le bonheur;
Il rajeunit par l'inconstance
Le seul aiguillon du desir,
Et l'homme enivré de plaisir
Cherche encore une jouissance.
Voici le moment où Paris
Réunit le triple cortège
Des Arts, des Plaisirs et des Ris:
Vénus, parmi nos beaux esprits,
Vient tous les jours prendre son siège,
Et des talens marque le prix;
La Mode, déesse volage,
Porte les pompons qu'elle a faits,

Et demain, changeant de projets,
Elle brise encor son ouvrage
Pour de nouveaux colifichets.
A la gaîté chacun se livre,
Fronde, médit, fait des chansons,
Siffle des opéra bouffons,
Et de nectar gaîment s'enivre.
On voit arriver à grands flots
Un essaim de jeunes merveilles,
Et la Folie à nos oreilles,
Fait déjà tinter ses grelots.
Des intrigues les plus secrètes
La chronique aux regards perçans,
Cherche les fils intéressans,
Et de ses lèvres indiscrètes
Rompt les nœuds les plus séduisans;
Mais ses jeux semblent innocens :
Toutes nos femmes sont coquettes,
Tous nos maris sont complaisans,
A nos belles, au lieu d'encens,
L'Amour débite des fleurettes,
Et tous ces riens légers, plaisans
Qui font l'agrément des toilettes,
Et qu'on raconte à nos caillettes
Dans les soupers les plus décens.
Souvent même un trait de satire,
Contre elles lancé sur-le-champ,
Sur leur cœur a bien plus d'empire,

Que le discours le plus touchant.
Leur indifférence est cruelle;
C'est le plus funeste poison.
Du moins en fâchant une belle
On peut obtenir son pardon:
En France il est de meilleur ton
D'avoir tort quelquefois près d'elle,
Afin d'avoir après raison.
L'Amour est un être incommode
Lorsqu'il se croit toujours heureux,
Et se brouiller pour s'aimer mieux
Est à Paris fort à la mode:
La constance est un préjugé
Qui ne gouverne plus les femmes,
Et quand on est pris par ces dames
D'avance on signe son congé.
C'est peu de soumettre leurs ames:
Il est reçu de publier
L'objet de son prochain caprice,
Afin qu'un autre chevalier
Puisse se montrer dans la lice,
Et décemment faire oublier
Celui qui fait tout leur délice.
Je veux te voir bientôt, marquis,
Des élégans suivant les traces,
En négligé, mais plein de graces,
Inondé de parfums exquis,
Dans un char qu'un seul coursier traîne,

Et devancé par un danois,
Aller de Flore chez Hélène
De l'Amour soutenir les droits,
Et de fleurs embellir sa chaîne;
Ou, courant les foyers de soir,
Sultan adoré des coulisses,
A la pudeur de nos actrices
Jeter fièrement le mouchoir.
Je te vois, toujours sûr de plaire,
Dans nos soupers l'effroi des sots,
Leur déclarer à tous la guerre,
Et les battre par tes bons mots;
Et maître enfin de la victoire,
Plus aimable et plus fortuné,
Par Doris, pour prix de ta gloire,
Dans un vis-à-vis ramené.
Attends-toi qu'un oncle asthmatique,
La tante et d'éternels parens
Blâmeront tes goûts inconstans,
Et voudront ranger ton printems
Sous un joug fier et tyrannique:
Laisse les radoteurs du tems
De leur existence amphibie
Vanter les précieux instans;
Sois volage, et pour quarante ans
Garde un peu de philosophie.

Par Dupuy des Islets.

RETOUR A THÉMIRE.

J'ai vu ce monde où nous vivons
Soumis aux lois de l'inconstance;
J'ai vu nos femmes à grands tons
Varier avec bienséance
Leurs amours comme leurs pompons;
Et nos petits-maîtres profonds
Déterminer comme une offense
La constance des Céladons:
Je craignis que ce ridicule
Ne me gagnât à vos genoux,
Et je sentis quelque scrupule
D'être sans cesse heureux par vous.
Une autre alors eut mon hommage;
Mais quand je me dis son amant,
Ma bouche seule fut volage,
Mon cœur encore était constant.

Honteux d'avoir causé vos peines,
Je les venge par mon retour,
Je venge, en reprenant mes chaînes,
Votre amour-propre et votre amour.
Ne craignez point que d'autres flammes
Partagent encor mon ardeur;
Qu'ai-je besoin de plusieurs femmes,
Tandis que je n'ai qu'un seul cœur?
Ils ont dit dans leur faux système:
L'inconstance est le vrai plaisir.
Ah! sachons la mieux définir:
Loin d'être le bonheur lui-même,
Elle n'en est que le desir.
Tel est un malade qu'excite
La violence de ses maux:
De mille façons il s'agite;
Il cherche en tous sens le repos,
Et par-là même il les irrite.
C'en est fait, je vous rends mon cœur
Pour ne jamais vous le reprendre:
Amante généreuse et tendre,
Veillez encore à mon bonheur.
La froide vanité peut-être
Vous arme contre un inconstant:
Ce monde me vit votre amant,
Puis on m'a vu cesser de l'être:
N'en croyez point la vanité;
Ce monde qui vous voit si belle,

Lorsque je devins infidelle,
N'accusa point votre beauté:
Moi seul je perdis son estime
Par ce funeste égarement;
Chacun dit en voyant mon crime:
« Il est son propre châtiment. »

Par Verninac de Saint-Maur.

AU ROI DE PRUSSE,

au sujet de la grand'messe qu'il a fait chanter à Breslaw pour le repos de M. de Voltaire. 1780.

VOLTAIRE a passé près de vous
Les plus beaux momens de sa vie,
Et tous deux en butte à l'envie
Vous avez fait mille jaloux.
Quand vous remportiez des victoires
Sur les Hongrois et les Germains,
Des rois qu'admirent les humains
Sa plume traçait les histoires.
Il s'ouvrit de nouveaux sentiers
Dans le champ de la poésie,
Et s'y couronna de lauriers
Comme vous dans la Silésie.
Mais que parlé-je des talens

De cet Alcide littéraire?
Vous en avez d'aussi brillans;
Et chez vous, depuis fort long-tems,
L'art d'écrire est celui de plaire.
Il est bien rare que des rois
Fassent des vers comme Virgile;
Mais rien ne vous est difficile;
Et nous admirons à la fois
Votre valeur et votre style,
Vos ouvrages et vos exploits.
Il est d'autres vertus encore
Qui de vous ont fait mon héros:
Votre haine pour les cagots,
Qu'un faux zèle toujours dévore,
Vos philosophiques bons mots,
Et votre mépris pour les sots;
Voilà, voilà ce que j'adore.
Qui mieux que vous a célébré
Ce philosophe révéré,
Si cher aux filles de Mémpire,
Qui vient de partir pour la gloire,
Sans passeport de son curé?
Qu'il fut heureux de vous connaître!
En bottes, le sabre au côté,
Sur l'affût d'un canon peut-être,
Le premier vous avez tenté
De louer ce mortel célèbre,
Et nul n'avait mieux mérité;

Votre belle oraison funèbre.
Les poètes du bon vieux tems
Chantaient et les rois et les grands
Sur leur lyre ou sur leur musette:
Tout est changé, tout, je le voi;
Aujourd'hui le plus grand poète
Est chanté par le plus grand roi.
Mais pleurer et louer Voltaire,
Attacher la première fleur
De sa couronne funéraire,
Etait-ce assez pour votre cœur?
Non; vous n'avez pu sans douleur
Voir sa nation trop légère
A ses mânes que je révère
Refuser le dernier honneur.
Par une pompe magnifique
Vous avez réparé nos torts:
Grâces à vos nobles efforts,
Il est descendu chez les morts
Au son d'une sainte musique.
Ce grand homme de son vivant
Allait rarement à confesse;
Il conseillait peu la grand'messe,
Et ne l'entendait pas souvent:
Mais au citoyen, même au sage,
Vous avez voulu rendre hommage,
Et ne pas laisser ignorer,
A l'univers comme à la France,

Qu'on ne pouvait trop honorer
L'apôtre de la tolérance.
Conservez ces nobles vertus
Qui de vous ont fait un grand homme;
Rendez-nous l'Auguste de Rome,
Son Horace et son Lucullus.
Assez de gloire vous couronne;
Préférez les palmes des arts
Aux lauriers sanglans de Bellone.
Rival d'Apollon et de Mars,
Soyez Socrate sur le trône:
Vos sujets par des faits nombreux
Sont connus depuis tant de lustres!
S'il est beau de les rendre illustres,
Il l'est plus de les rendre heureux.
Pour moi, dans le siècle où nous sommes,
Je respecte fort les guerriers;
Mais je voudrais que leurs lauriers
Fussent moins teints du sang des hommes:
Je hais la guerre et ses horreurs;
Je sens plus que je ne raisonne,
Et crois qu'un casque d'amazone
Ne vaut pas mon chapeau de fleurs.

Par Fanny Beauharnais.

LES OMBRES.

A. M. D. D. N.

Des régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien
Dont ma douce philosophie,
Sait bannir la mélancolie
En rimant quelque aimable rien,
Salut, santé toujours fleurie,
Solitude et libre entretien,
A la république chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déjà rendu citoyen.
Dans votre épître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la Chartreuse
N'en a pas fini le tableau;

Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger et badin,
La carte du classique empire,
Et les mœurs du peuple latin.
A la gaité de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Ecartons la muse empesée
Qui, se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des poètes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elysée
Dans le plaisir pur et parfait
De mon hermitage secret:
Par un contraste assez bizarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste et pesant;
Ennemi des muses plaintives,
Jusque sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux
Des pleurs, des prisons, des entraves,
Un séjour vaste et ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,

N'est-ce point la fidelle empreinte
Du triste royaume des nuits?
N'en doutez point; ce que la fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts
C'était l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erèbe et son cortège
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un collège
Vous reconnaîtrez les enfers.
Tel était le vrai parallèle
Que, dans cette dernière nuit,
Un songe offrait à mon esprit.
Aminte, je me le rappelle,
Dans ce délire réfléchi
Je croyais vous conduire ici,
Et, si ma mémoire est fidelle,
Je vous entretenais ainsi:
Venez, de la docte poussière
Osez franchir les tourbillons;
Perçons l'infernale carrière
Des scolastiques régions:
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connaît plus les beaux jours;

Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours :
Là de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure
N'ornent point ces lieux détestés ;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible
Tout nous retrace l'Achéron.
Voyez ce portier inflexible
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbère,
Et l'ame avare de Caron.
Ainsi que ces ombres légères
Qui pour leurs demeures premières
Formaient des regrets et des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.
Entrons sous ces voûtes antiques,
Et sous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés :
Au lieu de ces voiles funèbres
Qui de l'empire des ténèbres

Tapissaient les murs enfumés,
D'une longue suite de thèses
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaises,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tisiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étaient les bourreaux,
J'aperçois des tyrans nouveaux,
L'Hyperbole aux longues échasses,
La Catachrèse aux doubles faces,
Les Logogriphes effrayans,
L'impitoyable Syllogisme,
Que suit le ténébreux Sophisme,
Avec les Ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégère
Ici rassemble, avant le tems,
Ces mânes jeunes et tremblans,
Et ravis au sein de leur mère?
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles souverains
Exercer leur triste puissance:
Un sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Rhadamanthe aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçait les arrêts du Sort.

Mais quelles alarmes soudaines!
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces prisons et ces chaînes?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs?
Tel était l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton;
Tels étaient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales
Quels sont ces brûlans soupiraux?
Que vois-je? quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux?
De ce parallèle grotesque,
Moitié vrai, moitié romanesque,
Aminte, pour vous égayer
J'aurais rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel, osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentait à mes yeux.
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tel qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du crépuscule
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,

Du tumulte bruyant ministre,
Affublé de l'accoutrement
D'un précurseur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et, d'une bouche sépulcrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramène le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable
Arraché du sein délectable
Et des songes et du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'est point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.
Astre qui réglas ma naissance,
Pourquoi ta suprême puissance,
En formant mes goûts et mon cœur,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence?
Plus respecté dans mon sommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'eusse les deux tiers de ma vie
Dormi sans trouble, sans envie
Dans un dortoir de Victorin,

Ou sur la couche rebondie
D'un procureur génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur.
Qu'importe? le nom de docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre missive charmante
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelque anecdote amusante:
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéressant fort peu mes soins,
Vous amuseraient encor moins;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instans,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du tems:
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront;

Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles
Qui, dans la chambre d'un vaisseau
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau:
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.
A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte; j'y consens:
Mais sauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur-le-champ irait sans repos,
Dressant la crête et battant l'aile,
Glapir quelque alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots,
Ou qui, pour parler sans emblême,
Dans quelque parloir médisant
Irait afficher l'anathême

Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique et couvert
Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de dom Ver-Vert,
Faite en cette critique année
Où le perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la gazette neustrique,
Cet amusement poétique,
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit
Par un prestolet famélique,
Se vend, à l'insu de l'auteur,
Par ce petit collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.
Si ma main n'était pas trop lasse,
Ce serait bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint oiseau;
De narrer comme quoi la pièce,
Portée, au sortir de la presse,
Au parlement visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades

Une ligue, des barricades,
Et sonna partout le tocsin;
Comme quoi les mères notables,
L'état-major, les vénérables,
Voulaient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi Ver-Vert à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant,
Les jeunes sœurs, d'un œil content,
Ont vu draper les graves mères,
Les révérendes douairières,
Et la grand'chambre du couvent.
Une nonne sempiternelle
Prétend prouver à tout fidèle
Que jamais Ver-Vert n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile

De la cloîtrière sibylle
(N'en déplaise à sa charité)
Sera de peu d'utilité;
Car dès que Ver-Vert est cité
Dans les archives du Parnasse,
Quel incrédule aurait l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera;
Dans un chapitre œcuménique
L'oiseau défendeur paraîtra.
La vieille mère Bibiane
Contre lui doit plaider long-tems,
Et, dans le fort des argumens
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernières dents:
Mais la jeune sœur Pulchérie,
Qui pour Ver-Vert pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les directeurs opinent là)
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printems
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu; voilà trop de folies.
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,

Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger.
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier:
D'autres font des vers par étude;
J'en fais pour me désennuyer:
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurais encor beaucoup à dire:
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

Par GRESSET.

A UN AMI,

TRAHI PAR SA MAITRESSE.

Quoi! tu gémis d'une inconstance!
Tu pleures, nouveau Céladon!
Ah! le trouble de ta raison
Fait honte à ton expérience.
Es-tu donc assez imprudent
Pour vouloir fixer une femme?
Trop simple et trop crédule amant,
Quelle erreur aveugle ton ame!
Tu fixerais plus aisément
Le souffle du zéphyr volage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des moissons,

Quand les rapides aquilons,
Glissant du sommet des montagnes
Sur les richesses des vallons,
Sifflent en rasant les campagnes.
Elle t'aimait de bonne foi;
Mais pouvait-elle aimer sans cesse?
Un rival obtient sa tendresse;
Un autre l'avait avant toi:
Et dès demain, je le parie,
Un troisième plus insensé
Remplacera dans sa folie
L'imprudent qui t'a remplacé...
Il faut dans les jeux de Cythère
A fripon fripon et demi:
Trahis pour n'être point trahi,
Préviens même la plus légère;
Que ta tendresse passagère
S'arrête où commence l'ennui.
Mais que fais-je? et dans ta faiblesse
Devrais-je ainsi te secourir?
Ami, garde-toi d'en guérir;
L'erreur sied bien à la jeunesse.
Va, l'on se console aisément
De ses disgraces amoureuses:
Les amours sont un jeu d'enfant,
Et crois-moi, dans ce jeu charmant
Les dupes même sont heureuses.

Par PARNY.

AU ROI DE DANEMARCK,

CHRISTIAN VII,

sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états. 1771.

Monarque vertueux, quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe baltique?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie, et pour me rendre heureux?
Peu de rois comme toi transgressent les limites
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône;
Et Stanislas le sage, et Frédéric le grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différend)

Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.
Avec Ganganelli je ne suis pas si bien;
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.
Mais, sans examiner ce qu'on doit à la bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain:
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
Tu rends ses droits à l'homme, et tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire; et siffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit: « A mon bureau venez vous adresser;
« Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser;
« Pour avoir de l'esprit allez à la police;
« Les filles y vont bien sans qu'aucune en rougisse;
« Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux;
« Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. »
C'est donc ainsi, grand roi, qu'on traite le Parnasse,
Et les suivans bannis de Plutarque et d'Horace!
Bélisaire à Paris ne peut rien publier
S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier.

Hélas ! dans un état l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun tems fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture, et l'orgueil des grands mots,
Que prodigua Balzac assez mal à propos,
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde:
Chapelain ne fit point la guerre de la fronde.
Chez le Sarmate altier la discorde en fureur
Sous un roi sage et doux semant partout l'horreur,
De l'empire ottoman la splendeur éclipsée,
Sous l'aigle de Moscow sa force terrassée:
Tous ces grands mouvemens seraient-ils donc l'effet
D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet?
Non; lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,
Quand nous nous égorgeons ce n'est pas pour un livre.
Eh ! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur?
Ruiner son libraire, excéder son lecteur,
Faire siffler partout sa charlatanerie,
Ses creuses visions, sa folle théorie.
Un livre est-il mauvais, rien ne peut l'excuser;
Est-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraser.
On le supprime à Rome, et dans Londre on l'admire:
Le pape le proscrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan qui s'est mis en crédit
Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit.
Tu n'y parviendras pas, apostat d'Hippocrate;
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate:
Va, cesse de vexer les vivans et les morts;
Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,

Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme; et de ces condamnés
La flamme en m'éclairant noircit ton vilain nez.
Mais voilà, me dis-tu, des phrases mal sonnantes,
Sentant son philosophe, au vrai même tendantes:
Hé bien, réfute-les; n'est-ce pas ton métier?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier?
Le public à profit met toutes nos querelles:
De nos cailloux frottés il sort des étincelles;
La lumière en peut naître; et nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen et sans les adversaires
Tout languit comme à Rome, où, depuis huit cents ans,
Le tranquille esclavage écrasa les talens.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence,
Que cette liberté dégénère en licence,
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés;
A conserver les mœurs ils sont intéressés;
D'un écrivain pervers ils font toujours justice.
Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau,
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était sorti!

On punit quelquefois et la plume et la langue
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles sermons,
Au nom de Jésus-Christ prêchés par des démons.
Mais quoi ! si quelque main dans le sang s'est trempée,
Vous est-il défendu de porter une épée?
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler?
Un cuistre en son taudis compose une satire;
En ai-je moins le droit de penser et d'écrire?
Qu'on punisse l'abus, mais l'usage est permis.
De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
Cet art, disait Boyer, a troublé des familles;
Il a trop raffiné les garçons et les filles.
Je le veux; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits!
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie!
Quel opprobre, grand Dieu, quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter son peu d'argent,
Et revenait, content de la sainte Madone,
Chantant sa litanie, et demandant l'aumône!
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit
Payait un sacristain pour sa première nuit;

Un testateur mourant sans léguer à saint Pierre
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière;
Enfin tout un royaume interdit et damné
Au premier occupant restait abandonné,
Quand, du pape et de Dieu s'attirant la colère,
Le roi sans payer Rome épousait sa commère.
Rois, qui brisa les fers dont vous étiez chargés?
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes?
Qui, du fond de son puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébêté?
Les livres ont tout fait; et, quoi qu'on puisse dire,
Rois, vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire.
Soyez reconnaissans, aimez les bons auteurs:
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent,
Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent?
Les pleurs de Melpomène et les ris de sa sœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur?
Souvent un roi s'ennuie; il se fait lire à table
De Charle ou de Louis l'histoire véritable:
Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot?
Il faut qu'il soit à l'aise; il faut que l'aigle altière
Des airs à son plaisir franchisse la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé,
C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé;

Au cheval qui vous porte un mors est nécessaire;
Un moine est de ses fers esclave volontaire:
Mais au mortel qui pense on doit la liberté.
Des neuf savantes sœurs le Parnasse habité
Serait-il un couvent sous une mère abbesse,
Qu'un évêque bénit, et qu'un Grizel confesse?
On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma sœur,
De vous mettre à penser sans votre directeur;
Et, quand vous écrirez sur l'almanach de Liège,
Ne parlez des saisons qu'avec un privilège.
Que dirait Uranie à ces plaisans propos?
Le Parnasse ne veut ni tyrans ni bigots;
C'est une république éternelle et suprême
Qui n'admet d'autre loi que la loi de Thélème;
Elle est plus libre encor que le vaillant Barnais,
Le noble de Venise, et l'esprit genévois;
D'un bout du monde à l'autre elle étend son empire;
Parmi ses citoyens chacun voudrait s'inscrire.
Chez nos sœurs, ô grand roi, le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, est toujours respecté:
Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire,
Ressemble encore au tien, puisqu'à tous il sait plaire.

Par VOLTAIRE.

A MADAME R***,

qui proposait à l'auteur d'aller dans un désert passer un mois avec elle.

Un mois dans un désert! es-tu de bonne foi?
Qui? toi, vive, aimable et légère,
Dans un désert, et surtout avec moi,
L'amant le moins champêtre et le moins solitaire!
On t'adore en ces lieux, ils sont ornés par toi:
Doit-on abandonner les lieux où l'on sait plaire?
Quelquefois pour rêver l'Amour quitte Cythère;
Mais il faut, du moins je le crois,
Il faut toujours une cour à sa mère.
Va, laissons ce projet; soyons de notre tems;
Ton front brillant des roses du bel âge,
Ton doux sourire, tes talens
Sont-ils faits pour un hermitage?

Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses amans;
On peut vouloir être volage,
Cela s'est vu de tems en tems.
Que devenir alors dans un antre sauvage?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
Deux tristes cœurs forcés d'être constans?
Suivons donc la route ordinaire:
Souffrir mes vœux et puis les rejeter,
Paraître tour à tour indulgente et sévère,
T'embellir chaque jour pour mieux me tourmenter,
Me désoler à force de me plaire,
Me prendre par humeur, en riant me quitter,
A la ville en un mois tout cela peut se faire.

Par DORAT.

AU PRINCE DE BEAUVEAU.

A vivre au sein du jansénisme,
Cher Prince, je suis condamné;
Dans le vieux château de Terné
Je répète mon catéchisme:
Du Vatican, de Port-Royal
J'entends conter les vieilles guerres;
J'entends mettre au rang des saints pères
Nicole, Quesnel et Pascal.
J'en lis un peu par courtoisie.
Ces fous pleins de misantropie
Souvent ne raisonnent pas mal:
Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est, ni ce qu'il doit être.

Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montaigne, sans art, sans système,
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connaît et le peint bien mieux.
Addisson veut nous rendre heureux;
Par mille traits ingénieux
Sa morale flatte et réveille:
Il inspire quand il instruit;
C'est un sage qui nous conduit,
C'est un ami qui nous conseille.
Un vieux janséniste grondeur
Dit qu'en détruisant la nature
On fait plaisir à son auteur,
Et qu'on charme le créateur
En tourmentant la créature:
Du petit nombre des élus
Tous ses ennemis sont exclus;
Et ces sauvages cénobites
Qui vantent à Dieu leur ennui
Ne voudraient plus vivre pour lui
S'il était mort pour les jésuites.
Indulgente société,
O vous, dévots plus raisonnables,
Vertueux sans férocité,
Le goût polit vos mœurs aimables;
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser et de plaire.
Aux charmes touchans du bréviaire

Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile et du Voltaire:
Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes;
Vous nous condamnez sans fureur,
Vous nous voyez tels que nous sommes.
Je ne veux point pour directeur
Un fou dont la mauvaise humeur
Erige en crime une faiblesse,
Et veut anéantir mon cœur
Pour le conduire à la sagesse.
Je sens, j'ai des goûts, des desirs;
Dieu les inspire ou les pardonne.
Le triste ennemi des plaisirs
L'est aussi du Dieu qui les donne.

Par SAINT-LAMBERT.

A M. BOUFFLERS.

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux
Sont cités par toute la France;
On sait par cœur ces riens charmans
Que tu produis avec aisance.
Tes pastels frais et ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence;
Les beaux esprits de notre tems,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueraient volontiers, je pense,
Tous leurs drames et leurs romans
Pour ton heureuse négligence
Et la moitié de tes talens.
Mais, pardonnez-moi ma franchise,
Ni tes tableaux, ni tes écrits
N'équivalent, à mon avis,

Le tour que tu fis à l'église.
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour à tour:
La Gloire en sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.
On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses graces!
Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Evremont.
Les Ris le suivirent sans cesse,
Et, dans cette arrière saison,
Semèrent des fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le tems de son poison
Voudrait amortir ta saillie;
Tu donnerais à la raison
Tous les grelots de la Folie.
Jouis bien d'un destin si beau;
Brille dans nos camps, à Cythère;
Sûr de plaire, et toujours nouveau,
Chante les plaisirs et Voltaire;
Lis Végèce, Ovide et Follard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de hussard.
Garde ton goût pour les voyages;
Tous les pays en sont jaloux,

Et le plus aimable des fous
Sera partout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

Par Bonnard.

RÉPONSE.

On me l'avait bien dit, tout flatteur est pervers,
Et le miel qu'il distille est un poison caustique:
En feignant d'admirer mes vers
Les vôtres en font la critique;
Vos éloges ne m'offrent rien
Dont ma vanité ne s'attriste.
Vous me louez beaucoup, mais vous louez trop bien,
Et je me sens battu par mon panégyriste.

Par Boufflers.

A J.-B. ROUSSEAU.

Reçois avec plaisir l'épître
De ton ami ressuscité,
Cher Rousseau, qui se sent flatté
D'être par toi sur le registre
De ceux dont la fidélité
A le mieux mérité ce titre.
Au reste, je suis enchanté
Par l'heureuse variété,
La recherche, la nouveauté,
Et la noblesse de tes rimes;
Plus encor par la vérité
Qui règne en toutes tes maximes,
Et confond la malignité
De ceux qui t'avaient imputé
Insolemment leurs propres crimes.
Que j'aime aussi la netteté,

Le ton précis dont tu t'exprimes!
Quelle rare fécondité
D'images riantes, sublimes,
Et de ces larcins légitimes
Que tu fais à l'antiquité!
Tu connais ma sincérité:
Non, tu ne saurais assez croire
Combien est utile à ta gloire
Et par tous ses lecteurs vanté
Ton livre, qui sera porté
Sans doute au temple de Mémoire
Par les Muses qui l'ont dicté.
Cette prophétie eût été
Accomplie au siècle d'Horace.
Or, à présent que le Parnasse
Est vilainement infesté,
Ce n'est plus qu'un mont déserté,
Où maint et maint corbeau croasse.
N'espère pas de telle race
Le los qu'as si bien mérité,
Toi qui par leurs vers à la glace
Ne pus jamais être imité.
Mais où donc me sens-je emporté
Par un mouvement de colère
Contre telle déloyauté?
Puisse au moins le zèle sincère
D'un cœur exempt de fausseté
Et te consoler et te plaire!

Par LA FARE.

A UNE COQUETTE DE SIX ANS.

O toi dont j'aime, dont j'admire
La grâce, la naïveté,
Les grands yeux, le joli sourire,
Le naturel et la gaîté;
Toi qui, de la raison sévère
Dédaignant l'éclat importun,
Possèdes si bien la manière
De n'avoir pas le sens commun;
Toi qui, folle par caractère,
Et par besoin vive et légère,
Mets tout ton bonheur à changer;
Toi qui jouis comme ta mère
Du talent si rare de plaire,
Sans avoir l'ennui d'y songer,
Ah! Nenette, combien ton âge
Me fait envier ses douceurs!
D'une main novice et volage,

Tu vas partout cueillant des fleurs;
De ce monde où chacun voyage
Ignorant les maux, les erreurs,
Tu ne sais pas encor, je gage,
Qu'il existe des mauvais cœurs.
Tu ne sais pas que la sottise
A partout la place d'honneur;
Que la fausseté se déguise
Sous le masque de la candeur,
Que la méchanceté divise
Un peuple aigri par le malheur;
Et que l'indécence est assise
Sur le trône de la pudeur.
Tu ne sais pas que dans nos villes
On voit d'illustres inconnus,
Du monde fardeaux inutiles;
Et que ces stupides Crésus,
Méprisant l'indigence auguste,
Portent les dépouilles du juste,
Qui n'a gardé que ses vertus.
Tu ne sais pas... Mais je m'égare
En te peignant tous ces malheurs;
Tu ris toujours, et moi, barbare,
Je t'enseigne à verser des pleurs!
De ton sort garde la magie;
Moi je garderai mes leçons:
Pourquoi te parler d'élégie
Quand tu n'aimes que les chansons?

Ainsi sur ce point je m'arrête:
Mais un autre point m'inquiète,
Et sur ce chapitre je veux
Que mon ame soit satisfaite.
Ton amour, prévenant mes vœux,
Par choix a daigné me sourire,
Et ton cœur a fait un heureux
A l'âge où l'on apprend à lire;
Soit : adore-moi, j'y consens;
Mais pourquoi, petite indiscrète,
Pourquoi veux-tu de deux amans
Fixer à la fois la conquête?
C'est fort bien fait d'être coquette,
Mais c'est mal de l'être à six ans.
Je suis jaloux, je le confesse,
Et loin de souffrir un rival,
Je veux faire avec ma maitresse,
De soins, d'amour et de tendresse,
Un échange toujours égal;
Je veux que son cœur soit rebelle
Au fat qui, toujours infidelle,
Change de femme par ennui,
Et partout ne parlerait d'elle
Que pour pouvoir parler de lui.
Ainsi donc, ma chère, de grace,
Sur ce point réponds à mes vœux:
Ton petit cœur n'a qu'une place;
Garde-la pour un de nous deux,

Et qu'au moins je sois, je le veux,
En cas de gloire ou de disgrace,
Ou seul à plaindre, ou seul heureux.
Mais si ta vanité préfère
Brûler des feux d'un double amour,
Tu peux encor la satisfaire
En nous accueillant tour à tour.
Je sais que mon rival t'adore;
Hé bien! pendant huit ans encore
Je le reconnais pour vainqueur:
Que de tes caresses badines
Seul il obtienne la douceur;
Que de tes bontés enfantines
Seul il épuise la faveur!
Quant à moi je saurai me taire;
Heureux d'être surnuméraire,
Sans me plaindre je passerai
Le tems d'un congé volontaire,
Et patiemment j'attendrai
Jusqu'à l'époque fortunée
Où, soumise aux lois du devoir,
Ton ame nouvellement née
Aura le soupçon du plaisir;
Jusqu'au moment où la jeunesse,
En t'ornant d'un plus doux attrait,
Réalisera la promesse
Que l'enfant aujourd'hui nous fait.
Alors, ma gentille Nenette,

Eloigne mon prédécesseur,
Et pour prix de ma tendre ardeur,
Pour prix de ma flamme discrète,
Que le signal de sa retraite
Soit l'aurore de mon bonheur:
Songe, en un mot, que je réclame
L'instant de ton premier soupir,
Le noviciat de ton ame
Et l'espoir de ton avenir.

Par Chazet.

SUR LE COU.

A MADEMOISELLE ***.

Mon Dieu, que vous êtes cruelle
De me rappeler votre cou!
Vous savez bien que j'en suis fou,
Et que mon cœur me le rappelle.
Cou charmant, trop peu caressé!...
On vante votre humeur badine,
Et votre séduisante mine,
Et ce joli nez retroussé:
Mais moi sur votre cou que j'aime
Je préfère de m'arrêter;
Pour lui je saurais tout quitter,
Et j'oublierais votre esprit même.

N'est-ce pas un objet divin
Qu'un cou d'une aimable tournure?
Quelle blancheur! quel doux satin!
De quels charmes il est voisin!
C'est entre la bouche et le sein
Qu'il fut placé par la nature.
On peut se donner des yeux doux,
Se faire une petite bouche:
Toutes n'ont pas, ainsi que vous,
Ces roses dont l'éclat me touche.
Telle chez Dulac va payer
Son teint qui doit tourner nos têtes;
Telle au besoin chez Laudumier
A de belles dents toutes prêtes.
Le sein... mais je n'ose appuyer.
Passons plus bas : pied ridicule,
Bien à l'étroit dans une mule,
Peut nous paraître un pied léger;
Mais pour le cou, ma foi, mesdames,
Je défie un sénat de femmes
De pouvoir jamais le changer.
Aussi, sans entendre finesse,
Jeunes filles ont le cou nu
Dans l'âge heureux de la tendresse;
Mais quand la main de la sagesse
Vient tristement mettre un fichu,
Hélas, hélas! tout est perdu;
Adieu plaisir, adieu jeunesse.

Que de beaux jours, je m'en souviens,
Près de vous passés à Marseille!
Votre mère à nos entretiens
Venait souvent prêter l'oreille;
Souvent elle me vit oser
Baiser vos mains en sa présence,
Jamais le cou... tant ce baiser
Est un baiser de conséquence.
Trouvez un confesseur en France
Qui ne soit de mon sentiment:
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les cous.
Ah! les barbares sont jaloux.
Par ces messieurs-là, quand j'y pense,
Que de charmes nous sont ravis!
Lorsqu'on écoute leurs avis,
C'est nous qui faisons pénitence.
Les tourterelles, nous dit-on,
Aux amans servent de modèles:
J'en ai découvert la raison;
C'est que les cous des tourterelles
Sont nuancés comme l'Iris;
Tous les amans seraient fidèles,
Si tous les cous étaient jolis.
C'est la blancheur éblouissante
D'un cou superbement dressé
Qui rend Léda plus caressante:

Alors le dieu qu'elle a blessé
De ses faveurs lui paraît digne;
Elle baise le cou du cygne,
Autour du sien entrelacé.
Avec quelle grâce touchante
Erre la main d'un jeune amant
Sur le cou de sa jeune amante!
Le cou, renversé mollement,
Rend la volupté plus piquante;
Le cou, penché languissamment,
Rend la douleur plus éloquente.
Ah! le vôtre, sans le flatter,
N'a pas besoin pour enchanter
De diamans, de pierreries;
A d'autres je ferais porter
Ces bagatelles si chéries:
J'aimerais mieux vous les ôter.
Oui, votre cou que j'idolâtre
Me poursuit partout dans Paris;
Je le trouve même au théâtre,
Où tant de cous sont réunis:
On en voit là de tout pays,
Et de tout rang et de tout âge;
Cou voilé de prude sauvage,
Cou de coquette bien paré,
Cou de marquise pétillante,
Cou de financière brillante,
Cou d'actrice peu révéré,

Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de présidente,
Cou de jeune épouse adoré.
Tous ces cous, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime.
C'est trop m'en occuper enfin;
Ne m'en parlez plus, je vous prie,
Ou je prends la poste un matin;
Et nuit et jour risquant ma vie,
Crevant vingt chevaux en chemin,
Je vais au fond de la Provence,
Même en dépit de votre main,
Baiser le plus beau cou de France.

Par BARTHE.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building